

48^e JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

BIBLIO MARIONS-NOUS



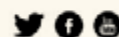
*gai, gai,
marions-nous !*

La sexualité et le mariage dans l'expérience psychanalytique

17 et 18 novembre 2018 – Palais des Congrès, Paris, Porte Maillot

ECF.
ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

1 rue Huysmans, 75006 Paris – Tél. (33) 01 45 49 02 68
www.causefreudienne.net – www.gaimarionsnous.com



BIBLIO MARIONS-NOUS

Bibliographie GAI, GAI, MARIONS-NOUS !

La sexualité et le mariage dans l'expérience psychanalytique

Responsable
Nicole Oudjane

FREUD S.

Responsable /
Josiane Paccaud-Huguet
avec la participation de

Claire Audejean, Hélène Bocquet,
Sophie Boutin, Stéphanie Bozonnet,
Jérôme Brun, Christian Chaverondier,
Sylvie Dubois, Virginie Fara,
Nadine Farge, Françoise Guérin,
Sandra Héroux, Nicolas Jouvenceau,
Jocelyne Lereculeur, Édith Magnin,
Martine Matteudi-Correch,
Jeanne Meiser, Bérengère Nicolas,
Nicole Oudjane, Françoise Scohy,
Denise Thévenin, Anne-Marie Thomas,
Florence Vignon.

MILLER J.-A. / Cours

Responsable /
Guilaine Panetta
avec la participation de

Ainara Martinez Ugalde,
Blandine Babiloni, Valérie Bischoff,
Valérie Bussièrès, Sylvette Calloni,
Philippe Cousty, Geneviève Dominguez
Laulhau, Marilys Ducat-Gonzales,
Pierre-Jacques Dusseau,
Catherine Essomé, Cécile Favreau,
Isabelle Galland, Karine Gigaud,
Sébastien Guitart, Elisabeth Gurniki,
Stella Harrison, Michel Héraud,
Dominique Jammé, Isabelle Kurtag,
Danièle Le Chevallier, Olivier Linden,
Nadia Macalli, Karine Mioche, Nathalie
Menier, Stephanie Morel,
Thérèse Petitpierre,
Danièle Sanchez Fourgeaud.

LACAN J. / Séminaires

Responsable /
Hélène Combe
avec la participation de

Bruno Alivon, Maria Luisa Alkorta,
Adela Bande-Alcantud, Maud Bellorini,
Sylvana Belmude, Éliane Calvet,
Sylvie Cassin, Emmanuelle Chaminand-
Edelstein, Dominique Corpelet,
Melina Cothros, Margot Delle Corte,
Debora Fajnwaks, Isabelle Fragiacomio,
Alice Ha Pham, Françoise Héraud,
Elsa Lamberty, Énora Le Moal,
Guillaume Libert, Zoubida Hammoudi,
Cédrine Monier, Itxaso Muro,
Véronique Outrebon, Isabelle Pontecaille,
Martine Revel, Alain Revel,
Michèle Rivoire, Hayet Nary-Lock,
Christelle Sandras, Valeria Sommer-
Dupont, Anne-Marie Sudry,
Vanessa Wroblewski.

MILLER J.-A. / Textes LAURENT É. / Revues

Responsable /
Romain-Pierre Renou
avec la participation de

Patrick Almeida, Laure de Bortolli,
Delphine Chapin, Aurélie Charpentier-
Libert, Susana Elkin,
Marie-Madeleine Farmouza,
Alexandra Fehlauer,
Anne-Charlotte Gaultier,
Guillaume Libert, Marina Lusa,
Nathalie Marion, Camille Monribo,
Romain-Pierre Renou, Caroline Simon,
Ana Inès Vasquez, Camille Vernière,
Wendy Vives Leiva.

LACAN J. / Textes

Responsable /
Frédérique Bouvet
avec la participation de

Fatiha Belghomari, Emmanuelle Bernard,
Rodrigue Berhault, Yvon Bernicot,
Pierre Bonny, Damien Botté,
Frédérique Bouvet, Isabelle Delattre,
Maguy Deloustal, Quentin Dumoulin,
Isabelle Dussault, Nina Fruchard,
Noémie Jan, Delphine Jezequel,
Alain Le Bouëtté, Marion Le Perff-Tremel,
Claire Le Poitevin, Chloé Le Faucheur,
Elsa Le Rohellec, Katell Le Scouarnec,
Lennig Letouzo, Patricia Loubet,
Martine Marhadour, Marjolaine Mollé,
Élisabeth Noël, Joséphine Novelli-
Gambini, Claude Oger,
Gabrielle Ombrouck, Cécile Peoc'h,
Camille Poulain, Audrey
Renault, Amandine Simon,
Adeline Suanez, Vanessa Sudreau,
Sophie Taillandier-Lemoine, Sane Thireau,
Jean-Charles Troadec, Maryse Volsan,
Lucie Vuillard.

LIVRES

Responsable /
Benoît Delarue
avec la participation de

Anne Brunet, Benoît Delarue,
Clélia Epsteyn

Avec la participation de **Laura Sokolowsky et Éric Zuliani**

Réalisation du pdf interactif : **Hélène Skawinski**
à partir de la charte graphique des 48^e Journées réalisée par **Justine Fournier**

Promenez votre souris sur les noms
de la table des matières
et cliquez pour vous rendre
dans la section qui vous plaît.

Jetez un coup d'oeil sur la colonne
de gauche lorsque vous êtes plongé
dans votre lecture...

Les lettres et les chiffres vous permettent
de prendre les raccourcis de Biblioàprendre !

Parmi ces chemins de traverse,
cliquez sur **A, B, C...**
découvrez les sous-parties des chapitres
Freud, Lacan, Jacques-Alain Miller,
ainsi qu'**Éric Laurent**

*Explorez,
cliquez, savourez !*

1. *Sigmund Freud* 5

2. *Jacques Lacan* 34

A / Écrits 35

B / Autres écrits 39

C / Le Séminaire 41

D / Autres textes 52

3. *Jacques-Alain Miller* 56

A / L'orientation lacanienne 57

B / Textes 71

4. *Éric Laurent* 75



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

1.

Sigmund Freud

« Lettres – Esquisses – Notes », *La naissance de la psychanalyse*, (1887-1902), Paris, PUF, 2009.

Manuscrit B, 8-2-1893 : « *La neurasthénie est relativement rare sous sa forme pure chez les femmes mariées et les vieilles filles. Si elle existe, il faut la considérer comme spontanément apparue et de la même manière [que chez les hommes]. Bien plus souvent, la neurasthénie des femmes mariées dérive de celle de l'homme ou s'est produite en même temps. Elle est presque toujours mêlée à de l'hystérie et constitue alors la névrose complexe ordinaire des femmes.* »

p. 63.

Manuscrit B, 8-2-1893 : « *Les cas, relativement plus rares, de névroses d'angoisse en dehors du mariage se rencontrent surtout chez les hommes qui, sentimentalement liés, pratiquent, par précaution, le coït interrompu. En pareil cas, ce procédé est plus nuisible encore qu'il ne l'est dans le mariage où le coït interrompu se trouve souvent compensé par des relations extra-conjugales normales.* »

p. 65.

Manuscrit H, 24-1-1895 : « *Quand une vieille fille possède un chien ou qu'un vieux célibataire collectionne des tabatières, la première compense son besoin d'une vie conjugale, le second son envie de multiples conquêtes. [...] Il y a deux sortes de patientes, celles qui sont aussi fidèles à leur médecin qu'à leur mari et celles qui en changent comme elles changent d'amants.* »

p. 100.

Manuscrit J, (1895 ?) : « [Mme P. J..., 27 ans] *n'a connu de vie conjugale que pendant trois mois. Son mari, voyageur de commerce, a été obligé de la quitter peu de temps après leur mariage et est encore absent depuis plusieurs semaines. Il lui manque beaucoup et elle s'ennuie de lui. [...] Je m'attends à trouver ceci : elle avait la nostalgie de son époux, c'est-à-dire de ses rapports sexuels avec lui ; une idée lui vient à l'esprit et provoque un affect sexuel, puis une défense contre cette idée.* »

p. 122-123.



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

Lettre n°57 du 24-1-1897 : « Un détail encore : dans les exigences que formulent les hystériques amoureux, dans leur soumission à l'objet aimé ou dans leur incapacité à se marier, par suite d'une aspiration à des idéaux inaccessibles, je décèle l'influence du personnage paternel. La cause se trouve évidemment dans la grandeur du père qui condescend à s'abaisser jusqu'au niveau de l'enfant. »

p. 168.

Lettre n°92 du 7-7-1898 : « La plus belle nouvelle de notre auteur [C. F. Meyer], celle qui semble aussi la plus éloignée des scènes infantiles, est, à mon avis, *Die Hochzeit des Mönchs* [Les Noces du moine]. Elle illustre magnifiquement la façon dont l'imaginaire s'empare des incidents nouveaux au cours du processus de la formation des fantasmes, pour les ramener dans le passé. [...] Le moine est un frère ; il semble que ce soit un fantasme créé avant son propre mariage et tendant à montrer qu'un *frater* comme lui ne devrait pas se marier, sinon l'amour infantile se vengerait sur sa femme future. »

p. 229-230.

Lettre n°102 du 16-1-1899 : « Il s'agit d'un monsieur riche et important (directeur de banque) qui est venu me voir pour me parler des particularités d'une jeune personne avec laquelle il a une liaison. J'émetts l'hypothèse de sa totale frigidité. Au contraire, elle a de quatre à six orgasmes pendant un seul coït. Mais, dès qu'il s'approche d'elle, elle est saisie de tremblements et tombe immédiatement après dans un sommeil pathologique, pendant lequel elle parle comme si elle était en état d'hypnose ; [...] . Ensuite, amnésie totale pour tout ce qui s'est passé. Il veut la marier, et elle sera sûrement frigide à l'égard de son mari. Notre vieil homme agit manifestement sur l'esprit de la jeune fille par identification avec le père puissant de ses années d'enfance, de telle sorte qu'il a libéré la libido restée attachée aux fantasmes. »

p. 243.

Études sur l'hystérie, (1895), Paris, PUF, 1981.

[Madame Emmy von N.] « À 23 ans, elle épousa un homme fort capable, doué d'éminentes qualités, qui s'était acquis une situation brillante dans la grande industrie, mais qui était bien plus âgé qu'elle. Il mourut subitement au bout de peu de temps d'une crise cardiaque. [...] Depuis la mort de son mari, survenue quatorze ans auparavant, elle n'avait jamais cessé d'être plus ou moins souffrante. »

p. 36-37.

« Au cours de l'hypnose je lui demande quel fait a le plus marqué dans son existence et réapparaît le plus souvent dans son souvenir : c'est la mort de son mari. [...] Étant sur la Riviera qu'ils aimaient tous deux beaucoup, ils passèrent un jour sur un pont, et son mari, saisi d'une crise cardiaque, s'affaissa soudain et demeura quelques minutes sans connaissance, pour ensuite se relever en parfait état. Peu de temps après, alors qu'elle se trouvait encore au lit après ses couches et avait son bébé auprès d'elle, son mari qui était assis à une petite table près du lit et prenait son petit déjeuner, se leva soudain, la regarda d'un air bizarre, fit quelques pas, et tomba par terre, mort. »

p. 45-46.

« "Quand ils l'ont emporté, je n'ai pas pu croire qu'il était mort" (la voilà donc qui reparle de son mari, et je découvre maintenant que sa mauvaise humeur était due au fait qu'elle n'avait pas achevé cette histoire). Ensuite, elle s'était dit que si son bébé ne l'avait retenue au lit, elle aurait pu soigner son époux, et alors, pendant trois ans, elle avait détesté cette enfant. La mort de son mari n'avait été suivie que de tourments et de tracasseries. La famille du mari qui s'était toujours opposée au mariage et s'était irritée de leur bonheur, insinuait maintenant qu'il avait été empoisonné par sa femme et voulait exiger une enquête. [...] C'est de là qu'étaient venues sa peur des gens et sa misanthropie. »

p. 48.



« Enfin, la phobie, si fréquente chez les névropathes, d'être enterrés vivants trouve son explication dans la croyance que son mari n'était pas mort au moment où l'on emportait son cadavre, idée dans laquelle se manifeste, d'une façon bien touchante, l'incapacité de concevoir la cessation soudaine de la vie en commun avec un être aimé. »

p. 69.

« Depuis la mort de son mari, elle vivait dans une solitude morale absolue. Devenue méfiante à l'égard de ses amis à la suite des persécutions de sa parenté, elle veillait jalousement à ce que nul ne se mêlât trop de ses affaires. »

p. 80.

« Elle m'avoua un jour ne s'être pas remariée parce que, étant donné sa grosse fortune, elle n'avait jamais été assez sûre du désintéressement de ses soupirants, et aussi parce qu'elle se serait reproché de léser les intérêts de ses deux filles, en contractant une nouvelle union. »

p. 81.

[Mademoiselle Elisabeth v. R.] « La malade terminait chaque fois le récit de toute une série d'incidents en se plaignant d'avoir douloureusement ressenti sa "solitude". En racontant d'autres faits relatifs à ses tentatives infructueuses pour établir une nouvelle vie familiale, elle ne se lassait jamais de répéter que ce qui lui semblait pénible en ces cas, c'était le sentiment de son "impuissance", son impression de ne "pouvoir avancer". Il fallait bien dès lors attribuer à ces réflexions quelque influence sur la formation de l'abasie et admettre qu'en cherchant directement quelque traduction symbolique de ses pensées pénibles, elle l'avait trouvée dans une intensification de ses douleurs. »

p. 120-121.

« Elle parla enfin de son découragement final, en pensant qu'il lui faudrait, vieille fille solitaire, renoncer à profiter de l'existence et à réaliser quelque chose dans la vie. »

p. 123.

« Depuis lors, elle a épousé par inclination un étranger. »

p. 127.

« *La sexualité dans l'étiologie des névroses* », (1898),
Résultats, Idées, Problèmes I, 1890-1920, Paris, PUF, 1984.

« Il est incontestable que des mesures malthusiennes deviennent un jour ou l'autre nécessaires dans un mariage, et ce serait théoriquement l'un des plus grands triomphes de l'humanité, l'une des libérations les plus tangibles à l'égard de la contrainte naturelle à laquelle est soumise notre espèce, si l'on parvenait à élever l'acte responsable de la procréation au rang d'une action volontaire et intentionnelle, et à le dégager de son intrication avec la satisfaction nécessaire d'un besoin naturel. »

p. 89.

« *Une prémonition onirique accomplie* », (1899),
Résultats, Idées, Problèmes I, 1890-1920, Paris, PUF, 1984.

« Le passé de Mme B. contient l'histoire suivante à laquelle se rattache le Dr K. Jeune, elle fut mariée, sans son plein consentement, avec un homme plus âgé, mais fortuné, qui, quelques années plus tard, perdit sa fortune, devint tuberculeux et mourut. [...] »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



Entre cette scène de la réalisation du désir et ce rêve, il y a plus de vingt-cinq ans. Mme B. est devenue entre-temps veuve d'un second mari, qui lui a laissé un enfant et de la fortune. [...]

De tels rêves pourraient bien maintenant se produire souvent chez elle ; ils sont une part de la punition tardive qui échoit en partage à la femme pour la cruauté de ses jeunes années. Mais comme rejets d'un courant réprimé et pleins qu'ils sont de réminiscences des rendez-vous, auxquels depuis son second mariage elle n'aime plus penser, de tels rêves sont de nouveau écartés après le réveil. »

p. 110-111.

L'interprétation des rêves, (1900), Paris, PUF, 1967.

« [Delage] a fait, sur les rêves des jeunes mariés, une remarque qui serait fort jolie si on pouvait prouver qu'elle est vraie dans tous les cas : "S'ils ont été fortement épris, presque jamais ils n'ont rêvé l'un de l'autre avant le mariage ou pendant la lune de miel ; et s'ils ont rêvé d'amour, c'est pour être infidèles avec quelque personne indifférente ou odieuse." »

p. 77.

« Le mari de ma [Spirituelle] malade est boucher en gros ; c'est un brave homme, très actif. [...]

Elle raconte encore, en riant, que son mari a fait, à la table des habitués du restaurant où il prend souvent ses repas, la connaissance d'un peintre qui voulait à tout prix faire son portrait, parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Mais son mari avait répondu, avec sa rudesse ordinaire, qu'il le remerciait très vivement mais était persuadé que le peintre préférerait à toute sa figure un morceau du derrière d'une belle jeune fille. Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse. Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar. [...]

En réalité elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse cette dépense. Naturellement, elle aurait aussitôt ce caviar, si elle en parlait à son mari. Mais elle l'a prié au contraire de ne pas le lui donner, de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela. [...]

Elle me dit qu'elle a rendu visite hier à une de ses amies ; elle en est fort jalouse parce que son mari en dit toujours beaucoup de bien. Fort heureusement, l'amie est mince et maigre, et son mari aime les formes pleines. »

p. 134-135.

[*Le rêveur (un jeune célibataire)* Müller] « Au-dessous se montre le matériel qui a subi au cours de ce même travail un léger remaniement : c'est le *fantasme du mariage* ; [...] Le rêveur avait, la veille, traversé la rue avec un ami, adversaire du mariage comme lui-même, et lui avait signalé une belle brune qui venait en sens inverse. Mais l'ami avait déclaré : "Ces femmes-là finissent par avoir autant de barbe que leur père." »

p. 421-422.

Psychopathologie de la vie quotidienne, (1901), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1996.

« Il est évident que la phrase : *s'il n'achète pas cher cette faveur*, ne m'était pas agréable. Cela se rattache à une demande en mariage qui a été repoussée une première fois, mais que je me propose de renouveler, étant donné que ma situation matérielle s'est améliorée. »

p. 25.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Le plus bel exemple de ce genre est celui qui m'a été raconté par un M. Lederer. Il rencontra, au cours de son voyage de noces, un monsieur qu'il connaissait à peine et qu'il devait présenter à sa jeune femme. Mais ayant oublié le nom de ce monsieur, il se tira d'affaire une première fois par un murmure indistinct. »

p. 34.

« Un monsieur Y aimait sans retour une dame qui ne tarda pas à épouser un monsieur X. Or, bien que Y connaisse depuis longtemps X et se trouve même avec lui en relations d'affaires, il oublie constamment son nom, au point qu'il est souvent obligé, lorsqu'il veut écrire à X, de demander son nom à des tierces personnes. »

p. 34.

« Depuis cet accident, il se trouvait dans un état d'âme quelque peu ambivalent à l'égard de cette dame, qu'il aimait certes, mais dont les avances en vue du mariage se heurtaient chez lui à une résistance hésitante. »

p. 42.

« À un moment donné, il fut question du mariage tout récent de la chanteuse de l'Opéra de Vienne, Kurz. La dame Bâloise parla de ce mariage d'une manière critique (!), mais lorsqu'elle voulut prononcer le nom de la chanteuse, elle ne put, à sa grande déception, se souvenir de son prénom. »

p. 45.

« Certains événements survenus dernièrement lui font craindre que son frère unique contracte un mariage avec une non-Aryenne, donc une *mésalliance*. »

p. 81.

« Il s'agit d'une femme mariée qui aime entendre raconter des anecdotes et ne dédaigne pas les aventures extraconjugales, lorsqu'elles sont récompensées par des cadeaux en conséquence. »

p. 107.

[D'après le roman, *The Egoist* de G. Meredith] « Elle découvre chez lui un égoïsme extraordinaire qu'il a cependant toujours réussi à dissimuler devant le monde et, pour échapper au mariage, elle se sauve avec un capitaine nommé Oxford. Quelques années plus tard, le même aristocrate devient le fiancé de Miss Klara Middleton. La plus grande partie du livre est consacrée à la description détaillée du conflit qui surgit dans l'âme de Miss Klara Middleton, lorsqu'elle découvre dans le caractère de son fiancé le même fait dominant. Des circonstances extérieures et le sentiment d'honneur l'enchaînent à la parole donnée, alors que le fiancé lui inspire un mépris de plus en plus profond. Elle se confie en partie à Vernon Whitford (qu'elle finira d'ailleurs par épouser), cousin et secrétaire de son fiancé. »

p. 114-115.

« Je feuillette au café un numéro des *Leipziger Illustrierte*, que je tiens obliquement devant moi, et je lis au-dessous d'une image couvrant une page entière la légende suivante: "Un mariage *dans l'Odyssée* (IN DER ODYSSEE)." Intrigué et étonné, je rapproche la revue et je corrige: "Un mariage *sur la Baltique*" (AN DER OSTSEE)." Comment ai-je pu commettre cette absurde erreur ? »

p.123.

« Une amie, en visite chez elle, pendant qu'elle écrit cette lettre, lui fait observer qu'elle a mis sur l'enveloppe une fausse adresse, non pas celle du domicile que sa sœur venait de quitter, mais celle d'un appartement qu'elle avait habité il y a longtemps, alors qu'elle venait de se marier. »

p. 145.

« Il en voulait, dans son for intérieur, à sa femme, à cause de sa frigidité sexuelle et de sa stérilité, et il n'était pas loin de reconnaître que l'abstinence qui lui était imposée jouait un grand rôle dans l'apparition de ses troubles. »

p. 145.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Dans les renseignements fournis par les mères concernant les antécédents de leurs filles névrosées, il est difficile de faire avec certitude la part de l'oubli et celle du manque de sincérité, car les parents écartent ou refoulent systématiquement tout ce qui peut servir d'obstacle éventuel au futur mariage de la jeune fille. » (note 1)

p. 166.

« Le héros de cette petite histoire avait été marié ; et sa femme, jeune, jolie et qu'il adorait, était morte dans des circonstances tragiques. À la suite de ce malheur, il tomba dans un état de profonde neurasthénie, aggravée par le fait qu'il se considérait comme coupable de la mort de sa femme (j'ai brisé un joli vase). À partir de ce moment, il se tint à l'écart des femmes, ne voulut entendre parler ni de remariage ni d'aventures amoureuses, que son inconscient lui faisait apparaître comme des actes d'infidélité à l'égard de celle qu'il avait tant aimée, mais que son conscient refusait, en alléguant qu'il portait malheur aux femmes, qu'il ne voulait pas qu'une autre femme se suicidât à cause de lui, etc. (on voit qu'il ne devait pas conserver longtemps le vase !) Étant donné, cependant, l'intensité de sa libido, il n'y a rien d'étonnant qu'il vît dans les relations avec des femmes mariées le moyen le plus adéquat, parce que nécessairement passager, de satisfaire cette libido (d'où appropriation du vase appartenant à une autre personne). »

p. 196-197.

« Au cours d'une séance de psychanalyse, une jeune femme fait part de cette idée qui lui vient à l'esprit : la veille en se coupant les ongles, "elle a entamé la chair alors qu'elle était occupée à enlever la petite peau de la matrice de l'ongle". Ce détail est si peu intéressant qu'on peut se demander pourquoi la malade s'en est souvenue et en a fait part ; on soupçonne en conséquence qu'il s'agit d'un acte symptomatique. C'est à l'annulaire qu'est arrivé ce petit malheur, l'annulaire auquel on porte l'alliance. Le jour de l'accident était, en outre, le jour anniversaire de son mariage, ce qui confère à la petite blessure un sens tout à fait net et facile à découvrir. Elle raconte, en outre, un rêve se rapportant à la maladresse de son mari et à sa propre anesthésie sexuelle. Mais pourquoi s'est-elle blessée à l'annulaire gauche, alors que c'est sur son annulaire droit qu'on porte l'alliance ? Son mari est avocat, "docteur en droit" et étant jeune fille elle avait une secrète inclination pour un médecin ("docteur en gauche", disait-elle, en plaisantant). Un mariage de la main gauche avait aussi sa signification déterminée. »

p. 220.

« Les actes accidentels ou symptomatiques se rattachant à la vie conjugale ont souvent la plus grande signification et peuvent inspirer la croyance aux signes prémonitoires à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la psychologie de l'inconscient. Ce n'est pas un bon début, lorsqu'une jeune femme perd son alliance au cours du voyage de noces ; il est vrai que le plus souvent l'alliance, qui a été mise par distraction dans un endroit où on n'a pas l'habitude de la mettre, finit par être retrouvée. — Je connais une femme divorcée qui, longtemps avant le divorce, se trompait souvent, en signant de son nom de jeune fille les documents concernant l'administration de ses biens. — Un jour, me trouvant en visite chez un couple récemment marié, j'ai entendu la jeune femme me raconter en riant qu'étant allée, au retour du voyage de noces, voir sa sœur, celle-ci lui proposa de l'accompagner dans les magasins pour faire des achats, pendant que le mari irait à ses affaires. Une fois dans la rue, elle aperçut, sur le trottoir opposé, un monsieur dont la présence dans cette rue sembla l'étonner, et elle dit à sa sœur : "Regarde, on dirait que c'est M. L." Elle avait oublié que ce M. L. était depuis plusieurs semaines son époux. »

p. 233-234.

« Une dame nous racontait récemment qu'elle avait oublié d'essayer sa robe de mariage et s'en souvint la veille du mariage à huit heures du soir, alors que la couturière désespérait de voir sa cliente. Ce détail suffit à montrer que la fiancée ne se sentait pas très heureuse de porter une robe d'épousée, qu'elle cherchait à oublier cette idée pénible. Elle est aujourd'hui. . . divorcée. »

p. 234.

« Il s'agit d'un drame d'adultère : elle vient d'avoir une explication avec son mari et se trouve plongée dans ses pensées, tandis que le séducteur s'approche d'elle. Pendant ce bref intervalle elle joue avec l'alliance

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



qu'elle porte au doigt : elle l'enlève, la remet et l'enlève de nouveau. La voilà prête à tomber dans les bras de l'autre. »

p. 234.

« Nous connaissons les actes symptomatiques accomplis par des époux et qui consistent à enlever et à remettre machinalement leur alliance. Mon collègue K. a accompli toute une série d'actes symptomatiques de ce genre. Une jeune fille qu'il aimait lui fit cadeau d'une bague, en lui recommandant de ne pas la perdre, car s'il la perdait, ce serait un signe qu'il ne l'aimerait plus. Par la suite il fut constamment obsédé par la crainte de perdre la bague. Lorsqu'il lui arrivait de l'enlever, pour se laver les mains, par exemple, il oubliait régulièrement la place où il l'avait mise et ne la retrouvait souvent qu'après de longues recherches. Lorsqu'il laissait tomber une lettre dans une boîte, il appréhendait toujours qu'un mouvement maladroit de la main contre le rebord de celle-ci ne fasse glisser la bague pour l'envoyer rejoindre la lettre au fond de la boîte.

Un jour il manœuvra si bien que l'accident tant redouté arriva réellement. C'était un jour où il expédiait une lettre de rupture à une de ses anciennes maîtresses, devant laquelle il se sentait coupable. Au moment de laisser tomber la lettre dans la boîte, il fut pris du désir de revoir cette femme, désir qui entra en conflit avec son affection pour sa maîtresse actuelle. »

p. 234-235.

« "L'alliance dans la poche du gilet", telle est la recommandation qu'un proverbe populaire adresse au mari qui se propose de tromper sa femme. La conscience de sa faute l'a donc poussé d'abord à s'infliger un châtiement : "Tu ne mérites plus de porter cette bague", et ensuite à avouer son infidélité, sous la forme d'un acte manqué qui, il est vrai, n'avait pas de témoins. Il n'est arrivé à avouer sa petite "infidélité" que par le détour (c'était d'ailleurs à prévoir) du récit qu'il en fit. »

p. 236-237.

« Je connais aussi un monsieur âgé ayant épousé une très jeune fille et qui, au lieu de partir tout de suite en voyage, préféra passer avec sa jeune femme la première nuit dans un hôtel de la capitale. À peine arrivé à l'hôtel, il constata avec angoisse que son portefeuille contenant la somme destinée au voyage de noces avait disparu. Il eut encore le temps de téléphoner à son domestique, qui avait retrouvé le portefeuille dans une poche de l'habit que notre nouveau marié avait déposé chez lui en revenant de la cérémonie du mariage. Rentré en possession de son portefeuille, il put le lendemain partir en voyage avec sa jeune femme ; mais, ainsi qu'il l'avait redouté, il n'avait pas été capable de remplir pendant la nuit ses devoirs conjugaux. »

p. 237.

« Au cours d'un voyage de vacances, un instituteur, jeune homme très pauvre, mais présentant bien, fait la cour à la fille d'un propriétaire de villa habitant pendant l'hiver la capitale et finit par lui inspirer un amour tel qu'elle réussit à arracher à ses parents le consentement au mariage, malgré les différences de situation sociale et de race. Un jour, l'instituteur écrit à son frère une lettre dans laquelle il dit : "La jeune fille n'est pas jolie, mais très gentille, et sous ce rapport il n'y aurait rien à dire. Mais me déciderai-je à épouser une Juive ? – c'est ce que je ne puis te dire encore." Cette lettre tombe entre les mains de la fiancée et met fin à l'idylle, tandis que le frère reçoit en même temps une lettre dont le contenu ne manque pas de l'étonner, car c'était une véritable déclaration d'amour. »

p. 256.

« Une dame a trois filles, dont deux sont déjà mariées, tandis que la troisième attend encore son sort. Une amie avait offert à chacune des filles mariées le même cadeau de noces : un superbe service à thé en argent. Toutes les fois où il est question de ce service, la mère en attribue par erreur la possession à sa troisième fille. Il est évident qu'elle exprime par cette erreur le désir de voir sa troisième fille se marier à son tour ; et elle suppose en même temps qu'elle recevra le même cadeau. »

p. 257.

« Je range encore parmi les "erreurs" l'événement suivant, d'un caractère plus sérieux, qui m'a été raconté par un témoin oculaire. Une dame passe la soirée à la campagne, avec son mari et en compagnie de deux

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



étrangers. Un de ces étrangers est son ami intime, ce que tout le monde ignore et doit ignorer. Les deux amis accompagnent le couple presque devant la maison. En attendant que la porte s'ouvre, le mari et la femme prennent congé des amis. La dame se penche vers l'un des étrangers, lui tend la main et lui dit quelques mots aimables. Puis, elle prend le bras de l'autre (qui était son amant) et se tourne vers son mari, comme voulant prendre congé de lui. Le mari accepte la plaisanterie, enlève son chapeau et dit avec une politesse exagérée : "Je vous baise la main, chère Madame." La femme, effrayée, lâche le bras de son amant et a encore le temps de s'écrier, avant que le mari soit revenu : "Mon Dieu, quelle aventure !" Le mari était de ceux qui considèrent l'infidélité de leur femme comme une chose absolument impossible. Il avait juré à plusieurs reprises que si jamais sa femme le trompait, plus d'une vie serait en danger. »

p. 258.

« Voici une erreur d'un de mes patients et qui, en se reproduisant, s'est transformée en une erreur opposée. Elle est particulièrement instructive. Un jeune homme exagérément indécis finit, après de longues luttes intérieures, par se décider à promettre le mariage à la jeune fille qu'il aime et qui l'aime depuis longtemps. Après avoir accompagné sa fiancée, il monte, tout rayonnant de bonheur, dans un tramway et demande à la receveuse. . . deux billets. Six mois plus tard, nous le retrouvons marié, mais son bonheur conjugal laisse encore à désirer. Il se demande s'il a bien fait de se marier, regrette les relations amicales de jadis, a toutes sortes de reproches à adresser à ses beaux-parents. Un soir, après avoir été chercher sa femme chez les beaux-parents, il monte avec elle dans un tramway et se contente de demander à la receveuse. . . un billet. »

p. 258.

« J'avais interdit à l'un de mes malades, qui était décidé à rompre avec sa maîtresse, de communiquer téléphoniquement avec elle, toute conversation ne pouvant que rendre difficile la lutte contre l'habitude qu'il avait contractée à son égard. Je lui conseille de lui faire connaître sa dernière décision par lettre, malgré la difficulté de lui faire parvenir celle-ci. À une heure de l'après-midi, il vient me voir pour m'annoncer qu'il a trouvé un moyen de tourner cette difficulté, et il me demande en passant s'il peut invoquer mon autorité médicale. Vers deux heures, occupé à rédiger la lettre de rupture, il s'interrompt brusquement et dit à sa mère qui se trouvait à côté de lui : "Et dire que j'ai oublié de demander au professeur si je dois le nommer." Il court aussitôt au téléphone, demande la communication et téléphone : "Puis-je voir M. le professeur après le dîner ?" — "Es-tu fou, Adolphe ?" lui répond, sur un ton d'étonnement, la voix même que, sur mon conseil, il ne devait plus entendre. Il s'était tout simplement "trompé" et avait demandé le numéro de téléphone de sa maîtresse, au lieu du mien. »

p. 254-255.

« Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », (1905), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1990.

« D'après les renseignements fournis par le père et la fille, je fus amené à me représenter la mère comme une femme peu instruite et surtout inintelligente, qui avait concentré, depuis la maladie de son mari et la désunion qui s'ensuivit, tout son intérêt sur le ménage et qui présentait le tableau de ce qu'on pourrait appeler la "psychose de la ménagère". »

p. 11.

« Il n'y avait aucun doute, Mme K... recevait de l'argent du [père de Dora], car elle faisait des dépenses dont les frais ne pouvaient, en aucun cas, être couverts par ses propres moyens ni par ceux de son mari. »

p. 22.

« Les deux hommes n'avaient naturellement jamais conclu un véritable pacte dans lequel elle aurait été un objet d'échange ; le père, surtout, aurait reculé avec horreur devant une pareille proposition. »

p. 23.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« [La gouvernante] expliquait à la mère [de Dora] qu'il était incompatible avec sa dignité de tolérer une pareille intimité de son mari avec une étrangère ».

p. 24.

« Dora comprit que la présence du mari avait une action morbifique sur sa femme, et que pour celle-ci la maladie était la bienvenue parce qu'elle lui permettait de se soustraire aux odieux devoirs conjugaux. »

p. 26.

« Ce sont des facteurs extérieurs, comme par exemple la situation ici citée d'une femme opprimée par son mari, qui peuvent fournir des motifs à la maladie, et représenter par là la part *extérieure* du profit primaire de la maladie. » (Note 1)

p. 30.

« La maladie lui procure le repos désiré, elle force le mari à des sacrifices d'argent et à des égards qu'il n'aurait pas eus envers une personne bien portante ».

p. 31.

« "Tu ne peux pas te figurer comme je déteste cette personne-là ! » (en désignant sa mère). Et si elle meurt un jour, j'épouserai mon papa." »

p. 41.

« Lorsque Dora habitait chez les K..., elle partageait la chambre de Mme K... ; le mari était délogé. »

p. 44.

« La jeune fille, curieuse et inquiète, entendit alors une vieille tante dire à sa mère : "Il avait déjà été malade avant son mariage", et ajouter quelque chose d'incompréhensible qu'elle interpréta, plus tard, comme étant de l'ordre des choses inconvenantes. »

p. 55.

« Cette dernière condition décide d'une guérison possible de l'hystérie par le mariage et les rapports sexuels normaux. Si, dans la vie conjugale, la satisfaction normale se trouve une fois de plus supprimée, soit par le coït interrompu, soit par suite d'une aversion psychique, etc., la libido revient dans son ancien lit et se manifeste à nouveau par des symptômes hystériques. »

p. 58.

« Nous apprenons en outre que cette même gouvernante, que Dora repoussa pour son infidélité lui avait raconté avoir fait l'expérience que tous les hommes étaient des libertins auxquels on ne pouvait se fier. »

p. 62.

« Ce jeune homme avait accepté une situation en Allemagne, pour arriver plus vite à être indépendant ; il saisissait toutes les occasions de se rappeler au souvenir de Dora, et il était facile de deviner qu'il avait l'intention de la demander en mariage, lorsque sa situation se serait améliorée. »

p. 71.

« — "N'auriez-vous pas pensé qu'il voulait divorcer pour vous épouser ? Et qu'il y a maintenant renoncé parce qu'il n'a personne pour vous remplacer ?" »

p. 81.

« Recouverts par ces idées de vengeance, se laissent apercevoir des éléments du fantasme tendres provenant de l'amour inconsciemment conservé pour M. K... : "je t'aurais attendu pour t'épouser" – la défloration – l'accouchement. » (Note 1)

p. 83.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Le désir d'arriver, et l'attente dans le rêve relatifs au jeune homme en Allemagne et qui émanaient de l'attente à supporter par elle jusqu'à ce que M. K... pût l'épouser, s'étaient manifestés dans le transfert depuis quelques jours déjà. »

p. 89.

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, (1905), Paris, Folio essais, 2009.

« Après avoir mené jusque-là joyeuse vie à l'étranger, un jeune homme rentre au pays et rend visite à un ami qu'il n'a pas vu depuis assez longtemps. Celui-ci remarque avec surprise une alliance au doigt de son visiteur. "Quoi !" s'écrie-t-il, "vous êtes marié ?" — "C'est vrai", soupire l'autre, "*épousantable, mais vrai*". ["*Trauring, aber wahr*".] Ce mot d'esprit est excellent : les deux composantes se trouvent rassemblées dans le mot "*Trauring*", à savoir le mot "*Ehering*" [alliance], transformé en "*Trauring*" [anneau de mariage], et la phrase "*Traurig, aber wahr*" ["Triste, mais vrai"]. »

p. 65.

« «Le couple X vit sur un assez grand pied. Aux dires des uns, le mari, ayant *gagné pas mal d'argent, disposerait maintenant d'un joli petit matelas* ; selon d'autres, la femme, ayant *disposé d'un joli petit matelas, aurait gagné pas mal d'argent*. »

Voilà un mot d'esprit d'une excellence proprement diabolique ! Et fabriqué avec des moyens ô combien modestes ! "Gagner pas mal d'argent – disposer d'un joli petit matelas ; disposer d'un joli petit matelas — gagner pas mal d'argent" : au fond, c'est uniquement parce que l'ordre des deux membres de phrase a été modifié que la déclaration concernant le mari se différencie de l'allusion faite à sa femme. »

p. 84-85.

« Quittant le chevet d'une malade, le médecin dit en hochant la tête au mari qui le raccompagne : "Je viens de voir votre femme, elle ne me *plaît* pas. — Moi, ça fait longtemps qu'elle ne me *plaît* plus", ajoute le mari, s'empressant d'abonder dans son sens.

Le médecin voulait naturellement parler de l'état de santé de la malade, mais il a exprimé son inquiétude en des termes tels que le mari a pu voir en eux une confirmation de l'antipathie que lui-même éprouve pour sa femme. »

p. 92.

« Hamlet voudrait voir interprétée la succession rapide de la mort de son père et du mariage de sa mère :

"Les viandes rôties pour les funérailles

Ont fourni un repas froid pour les tables de la noce". » [Acte I, sc. 2].

p. 102.

« Le *schadchen* défend contre les critiques du jeune homme la jeune fille qu'il lui a proposée. "La belle-mère ne me *plaît* pas", dit celui-ci, "*c'est une femme malveillante et stupide. – Ce n'est pas la belle-mère que vous voulez épouser, mais la fille. — Certes, mais elle n'est plus très jeune et on ne peut pas dire non plus que son visage soit particulièrement beau. — Cela ne fait rien. Si elle n'est ni jeune ni belle, elle ne vous en sera que plus fidèle. — Quant à l'argent, elle n'en a pas beaucoup non plus. — Qui parle d'argent ? Est-ce son argent que vous épousez ? N'est-ce pas une femme que vous voulez ? — Mais vous savez bien qu'en plus, elle est bossue ! — Ça, que vous faut-il donc ? Vous voudriez qu'elle n'ait aucun défaut !*" [...] Bref, elle est impossible à marier. L'entremetteur fait comme si, par ses échappatoires, il avait éliminé ces défauts l'un après l'autre, alors qu'en réalité chacun d'eux contribue un peu plus à déprécier la jeune fille. Le marieur tient absolument à traiter tous les facteurs séparément et se refuse à envisager leur somme. »

p. 130-131.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Le prétendant objecte que la fiancée a une jambe plus courte que l'autre et qu'elle boite. Le marieur l'arrête : "Vous avez tort de dire cela. Supposons que vous épousiez une femme dont les membres sont droits et sains. Quel profit allez-vous en tirer ? Jamais vous ne pourrez être certain qu'elle ne va pas tomber par terre, se casser une jambe et rester paralysée pour le restant de ses jours. Songez à ce qui vous attend alors, souffrances, énervement, frais médicaux ! Mais si vous prenez *celle-là*, rien de tout cela ne pourra plus vous arriver : ce sera pour vous *une bonne chose de faite*." »

p. 132.

« Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que nos histoires de marieurs sont des mots d'esprit, ce sont des mots d'esprit d'autant meilleurs, [...] qu'elles ont quelque chose – quelque chose d'interdit – à dire. [...] Tout le ridicule de la situation retombe désormais sur des personnages qui n'ont été qu'esquissés dans l'histoire, à savoir sur les parents, lesquels considèrent un tel marché de dupes comme licite, simplement parce qu'il s'agit de trouver preneur pour leurs filles, sur le sort pitoyable des jeunes filles qui se trouvent mariées dans de telles conditions, sur l'indignité des unions conclues dans de telles circonstances. Le marieur est l'homme indiqué, celui qui peut légitimement exprimer une telle critique, car c'est lui qui est le plus au courant de ces abus, mais il n'a pas le droit de les publier, car c'est un pauvre homme, qui, précisément, ne peut vivre que de l'exploitation de tels abus. Or c'est un conflit similaire que connaît l'esprit populaire, lui qui a créé ces histoires et d'autres similaires ; car il sait que le caractère sacré des unions conjugales pâtit grandement de l'évocation des circonstances dans lesquelles celles-ci ont été conclues. »

p. 202-203-204-205.

« Le marieur demande : "Qu'exigez-vous de votre future fiancée ?" Réponse : "Qu'elle soit belle, qu'elle soit riche, et aussi cultivée. — Entendu", dit le marieur, "mais avec ça, moi je fais trois beaux partis". [...]

Dans les exemples étudiés jusqu'ici, l'agression voilée était encore dirigée contre des personnes, dans les mots d'esprit sur les marieurs elle visait toutes les parties intéressées par le marché que constitue le mariage, c'est à dire la fiancée, le fiancé et leurs parents. Mais les objets de l'attaque lancée par le mot d'esprit peuvent tout aussi bien être des institutions, des personnes en tant qu'elles sont les représentantes de ces mêmes institutions, des règles morales ou religieuses, des conceptions de la vie, toutes choses qui jouissent d'une telle considération que l'objection à leur égard ne peut apparaître autrement que sous le masque d'un mot d'esprit, et qui soit celui d'un mot d'esprit recouvert par sa façade. »

p. 207-208.

« Parmi les institutions que le mot d'esprit cynique a l'habitude d'attaquer, aucune n'est mieux protégée par des préceptes moraux, et avec plus de soin et d'insistance, mais aucune également ne se prête mieux aux attaques que l'institution du mariage, qui constitue d'ailleurs, par voie de conséquence, la cible de la plupart des mots d'esprit cyniques. [...]

[À propos de "Une femme, c'est comme un parapluie... Tôt ou tard, on prend un fiacre."]

On se marie pour se prémunir contre les sollicitations de la sensualité, mais il s'avère tôt ou tard que le mariage ne permet pas la satisfaction d'un besoin quelque peu impérieux, exactement comme quand on emporte un parapluie avec soi pour se protéger contre la pluie et que tôt ou tard on se fait mouiller par la pluie. Dans les deux cas, on est obligé de se mettre en quête d'une protection plus forte, ici d'une voiture publique et là de femmes accessibles pour de l'argent. À présent, l'esprit est presque entièrement remplacé par le cynisme. Personne ne se risque à dire tout haut et publiquement que le mariage n'est pas l'organisation qui permet de satisfaire la sexualité d'un homme, à moins, par exemple, d'y être poussé par l'amour de la vérité et le zèle réformateur d'un Christian Von Ehrenfels ».

p. 211-212.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



Trois essais sur la théorie de la sexualité, (1905),
Paris, PUF, coll. Quadrige, 2010.

« Des dissensions entre les parents eux-mêmes, les malheurs conjugaux de ceux-ci conditionnent la prédisposition la plus grave à un développement sexuel perturbé ou à une affection névrotique des enfants. »

p. 109.

« Dans plus de la moitié des cas graves d'hystérie, de névrose obsessionnelle, etc., que j'ai traités en psychothérapie, j'ai réussi à mettre en évidence avec certitude une syphilis des pères surmontée avant le mariage. »

p. 116.

« *Actions compulsives et exercices religieux* » (1907),
Névrose, psychose, perversion, Paris, PUF, 1973.

« Pendant un temps elle eut coutume de répéter une action compulsive particulièrement frappante et dénuée de sens. Soudain elle allait en courant de sa chambre à une autre pièce au milieu de laquelle se trouvait une table, arrangeait d'une certaine manière la nappe qui était dessus, sonnait la femme de chambre, qui devait s'approcher de la table, puis la renvoyait avec des ordres quelconques. Au cours de ses efforts pour expliquer cette compulsion, il lui vint à l'esprit que la nappe en question avait quelque part une tache d'une vilaine couleur, et qu'elle disposait chaque fois la nappe de manière que la tache doive sauter aux yeux de la femme de chambre. Alors, le tout reproduisit une expérience qu'elle avait eue le jour de son mariage, et qui par la suite avait donné à ses pensées un problème à résoudre. La nuit de leurs noces, son mari avait été victime d'une mauvaise fortune qui n'est pas chose rare. Il se trouva impuissant, et "au cours de la nuit à plusieurs reprises il vint en courant de sa propre chambre dans la sienne à elle", pour répéter la tentative et voir s'il n'y parviendrait pas enfin. Au matin il dit comme cela qu'il devrait avoir honte devant la femme de chambre de l'hôtel qui ferait les lits ; aussi empoigna-t-il une bouteille d'encre rouge, dont il vida le contenu sur le drap, mais avec une telle maladresse que la tache rouge apparut à un endroit très mal approprié à son dessein. Avec cette action compulsive elle jouait donc la nuit de noces. "La table et le lit" forment ensemble le mariage. »

p. 137.

« Le cérémonial du mariage à l'église signifie pour l'homme pieux la permission de la jouissance sexuelle, qui sans cela est un péché. »

p. 140.

Le délire et les rêves dans la Gradiva de W. Jensen (1907),
Paris, Gallimard, 1986.

« Norbert Hanold tombe sur un essaim de jeunes mariés en voyage de nocces et, contraint d'avoir affaire à de tendres "Auguste" et d'amoureuses "Grete", il se trouve tout à fait incapable de comprendre le comportement de ces couples. Il en arrive à la conclusion que parmi toutes les folies humaines c'était certainement le mariage, en tant que la plus grande et la plus inconcevable, qui détenait la première place, et que leurs insensés voyages de nocces en Italie remportaient en quelque sorte la palme de la sottise. »

p. 149.

« Il déclare son intention de faire en Italie et à Pompéi son voyage de nocces avec Zoé, comme s'il n'avait jamais pesté contre les couples de jeunes mariés, les "Auguste" et les "Grete". Tout ce qu'il a ressenti à la

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



vue de ces couples heureux, qui se sont éloignés si inutilement de plus de cent lieux de leur partie allemande, s'est complètement effacé de sa mémoire. »

p. 178.

« La sottise des jeunes mariés en voyage de noces l'agace et il s'emporte contre l'insolence des mouches qui peuplent les hôtels de Pompéi. »

p. 210.

« Ainsi, le cas serait réglé de façon logique ; mais comme la jeune fille dans ce contexte lui avoue son amour, l'auteur, assurément à la satisfaction de ses lectrices, terminerai son récit, qui ne manque d'ailleurs pas d'intérêt, par l'heureuse conclusion habituelle, le mariage. »

p. 237.

« *Les théories sexuelles infantiles* » (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

« Chez beaucoup de couples la femme répugne généralement à l'étreinte conjugale qui ne lui apporte aucun plaisir mais seulement le danger d'une nouvelle grossesse, [...] . D'autres fois encore, c'est l'ensemble du mariage qui offre à l'enfant attentif le spectacle d'une lutte permanente se manifestant dans des éclats de voix et des gestes hostiles ».

p. 23.

« D'autres fois le sens du mariage réside en ceci : *on se montre mutuellement son derrière* (sans avoir honte). »

p. 24.

« Une jeune fille de quatorze ans déjà réglée en vint, par l'incitation de ses lectures, à l'idée que l'état de mariage consistait en un "mélange du sang" ».

p. 24.

« Les opinions infantiles sur la nature du mariage, qui sont souvent retenues par la mémoire consciente, ont une grande importance pour la symptomatologie d'une affection névrotique ultérieure. »

p. 24.

« Il peut arriver qu'une "jeune fille innocente", aussi tard que pendant sa nuit de noce, s'indigne de ce que son mari "urine en elle". »

p. 25.

« *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes* », (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

« Il est aisé maintenant de prédire ce qui va se produire si l'on restreint davantage la liberté sexuelle [...] c'est-à-dire si l'on réprime toute activité sexuelle qui n'est pas exercée à l'intérieur du mariage légitime. »

p. 37.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Ceci nous conduit immédiatement à la question de savoir si le commerce sexuel dans le mariage légitime peut offrir un dédommagement total à la restriction qu'il subit avant le mariage. Nous disposons d'un matériel si riche pour y répondre négativement ».

p. 38.

« Il n'y a de commerce sexuel satisfaisant dans le mariage que pendant quelques années ».

p. 38.

« Après ces trois, quatre ou cinq années le mariage, en tant qu'il a promis la satisfaction des besoins sexuels tombe en panne ».

p. 38.

« La désillusion mentale et la privation physique qui deviennent ainsi le destin de la plupart des mariages ramènent les deux époux à leur situation d'avant le mariage : ils se trouvent seulement appauvris d'une illusion ».

p. 39.

« Dans les conditions culturelles d'aujourd'hui, le mariage a cessé depuis longtemps d'être la panacée contre les troubles nerveux de la femme ».

p. 39.

« Il faut au contraire qu'une jeune fille soit en très bonne santé pour "supporter" le mariage ».

p. 39.

« L'éducation civilisée ne tend qu'à la répression temporaire de la pulsion jusqu'au mariage et se propose alors de la laisser libre pour l'utiliser. Mais les mesures extrêmes réussissent mieux que les mesures modérées à s'opposer à la pulsion. La répression va très souvent trop loin ce qui provoque ce résultat non souhaité que la pulsion sexuelle, une fois libérée, paraît endommagée de façon durable. C'est pourquoi, pour l'homme, la pleine abstinence durant la jeunesse n'est souvent pas la meilleure préparation au mariage. Les femmes le sentent bien et préfèrent ceux d'entre leurs prétendants qui se sont déjà comportés en hommes avec d'autres femmes. »

p. 41.

« Visiblement, pour l'éducation, la tâche de réprimer la sensualité de la jeune fille jusqu'au mariage s'avère difficile ».

p. 41.

« Lorsque brusquement les autorités parentales leur permettent de tomber amoureuses, les jeunes filles ne sont pas prêtes psychologiquement et elles vont au mariage sans être sûres de leurs propres sentiments. »

p.41.

« Quand par la suite la femme [...] au fait de son existence de femme sa pleine capacité amoureuse se trouve éveillée, sa relation à son mari est depuis longtemps détériorée ; pour avoir été jusque-là docile, il ne lui reste comme récompense que le choix entre un désir inapaisé, l'infidélité ou la névrose. »

p. 41-42.

« Commencé avec une diminution de la capacité amoureuse des deux parties, ce mariage se rompt encore plus facilement qu'un autre. Du fait de la puissance amoureuse réduite de l'homme, la femme n'est pas satisfaite et reste anesthésiée, alors que sa disposition à la frigidité qui provient de son éducation aurait pu être surmontée par une expérience sexuelle puissante. Pour un tel couple, il est plus difficile de se protéger contre la procréation que ce ne l'est pour un couple sain, car l'homme ayant une puissance affaiblie supporte difficilement l'utilisation de contraceptifs. Dans cet embarras, les rapports sexuels étant la source de toutes les contraintes, on y renonce vite, abandonnant ainsi le fondement de toute vie conjugale. »

p. 43-44.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« À quels renoncements est lié souvent le mariage pour les deux époux, à quoi se restreint la vie conjugale, le bonheur si ardemment désiré ! »

p. 44.

« Prenons le cas d'une femme qui n'aime pas son mari car les conditions dans lesquelles son mariage a débuté et son expérience de la vie conjugale ne lui ont offert aucune raison de l'aimer ; elle voudrait bien cependant l'aimer car cela seul correspond à l'idéal du mariage en vue duquel elle a été éduquée. Elle réprimera donc en elle toutes les motions qui veulent exprimer la vérité et s'opposer à ses aspirations idéales et s'efforcera particulièrement de jouer le rôle d'une épouse tendre et attentionnée. Une maladie névrotique sera la conséquence de cette autorépression et, en peu de temps, cette névrose aura fourni une vengeance contre cet homme qui n'est pas aimé et lui aura causé autant d'insatisfactions et de soucis que l'aurait fait la simple confession du véritable état de choses. C'est là un exemple typique des performances de la névrose. »

p. 45.

« *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans, (Le petit Hans) », (1909), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1967.*

Moi. - Tu voudrais être papa et être marié avec maman, tu voudrais être aussi grand que moi et avoir une moustache et tu voudrais que maman eût un bébé.

Hans. - Papa, quand je serai marié je n'en aurai un que si je veux, quand je serai marié avec maman, et si je ne veux pas de bébé, le bon Dieu ne voudra pas non plus, quand je serai marié.

Moi. - Aimerais-tu être marié avec maman ?

Hans. - Oh, oui ! »

p. 158-159.

« Au lieu de tuer son père, il lui accorde le même bonheur qu'il réclame pour lui-même ; il le promet grand-père et le marie aussi avec sa propre mère. »

p. 162.

« Au lieu de tuer son père, Hans le rend inoffensif par la promotion qu'il lui accorde : épouser la grand-mère. »

p. 186.

« *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle, (L'homme aux rats) », (1909), Cinq psychanalyses, Paris, PUF, 1967.*

« À cette époque, il était déjà amoureux de la dame en question, mais ne pouvait songer à une union pour des raisons pécuniaires. La pensée qui lui était venue à l'esprit était celle-ci : *"Par la mort de mon père, je deviendrais peut-être assez riche pour l'épouser."* »

p. 215.

« Il se souvient d'une nouvelle de Sudermann, qui lui a fait une profonde impression et dans laquelle une jeune fille souhaitait la mort de sa sœur malade pour pouvoir épouser le mari de celle-ci. Elle se suicide par la suite, ne méritant pas de vivre après une pareille ignominie. »

p. 218.

« "Avec mon frère cadet (maintenant d'ailleurs je l'aime beaucoup, mais il me donne de grands soucis ; il veut contracter un mariage qui est, à mon avis, une bêtise ; j'avais même eu l'intention d'aller le voir et

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



d'assassiner cette personne pour qu'il ne puisse l'épouser), nous nous sommes souvent battus étant enfants. Mais, à part cela, nous nous aimions beaucoup" ».

p. 218.

« “[La dame] n’aime peut-être pas facilement, dit-il, elle réserve tout son amour pour celui auquel elle appartiendra un jour ; moi, elle ne m’aime pas. Or, quand je le compris, je me mis à imaginer que je deviendrais un jour très riche, que j’épouserais une autre femme, et lui ferais une visite accompagné de ma femme, pour lui faire de la peine. Arrivé à ce point, ma rêverie tarissait, car je m’avouais que l’autre, ma femme, m’était absolument indifférente ; mes pensées s’embrouillaient et, à la fin, je comprenais que ma femme devrait mourir. Dans cette rêverie, je trouve une fois de plus, comme dans mon attentat contre mon frère, ce trait qui me répugne tellement en moi, *la lâcheté.*” »

p. 219.

« La dame avait repoussé la première demande en mariage que notre patient lui avait faite, dix ans auparavant. Depuis, alternaient des périodes où il croyait l’aimer intensément, avec d’autres où, même consciemment, elle lui était indifférente. »

p. 225.

« Croyant que [la dame] attachait une grande valeur à la situation sociale d’un prétendant, il s’adonnait aux rêveries suivantes : elle a épousé un haut fonctionnaire, lui-même entre dans la même carrière que ce fonctionnaire et y avance bien plus rapidement, de sorte que celui-ci devient son subordonné. Un jour, cet homme commet une indécatesse, sa femme se jette aux genoux de notre patient et le supplie de sauver son mari. Il le lui promet, mais il lui dévoile qu’il n’est entré dans cette carrière que par amour pour elle, en prévision d’une pareille éventualité. Maintenant qu’il a sauvé le mari, sa mission est terminée, il donne sa démission. »

p. 225.

« C’est à la suite de son mariage que [le] père [de l’homme aux rats] avait été employé dans cette maison, de sorte qu’il n’était arrivé à sa situation de fortune, assez considérable, que grâce à son mariage. Par des taquineries entre les époux, qui vivaient d’ailleurs dans une parfaite entente, notre patient apprit que son père, quelque temps avant de connaître sa mère, avait courtsé une jeune fille d’une famille modeste, pauvre mais jolie. Tel est le prologue. »

p. 228.

« Ce plan de sa famille réveilla en lui ce conflit : devait-il rester fidèle à son amie pauvre ou bien suivre les traces de son père et épouser la jeune fille, belle, distinguée et riche, qu’on lui destinait ? Et c’est ce conflit-là, conflit, au fond, entre son amour et la volonté persistante de son père, qu’il résolut en tombant malade ».

p. 228.

« Il avait pris pour ma fille une jeune fille rencontrée un jour dans l’escalier de ma maison. Elle lui plut, il s’imagina que j’étais aussi aimable et aussi extraordinairement patient avec lui c’était parce que je souhaitais la lui voir épouser et il éleva au niveau qui lui convenait la richesse et la distinction de ma famille. [...]

Je reproduis ici un des rêves de cette période du traitement pour montrer dans quel style ses sentiments s’exprimaient : *Il voit ma fille devant lui, mais elle a deux morceaux de crotte à la place des yeux.* Pour tous ceux qui connaissent le langage du rêve, la traduction de celui-ci sera facile : *il épouse ma fille, non pas pour ses beaux yeux, mais pour son argent.* »

p. 229.

« Tout ce matériel, et d’autre encore, trouva d’ailleurs sa place dans le contexte du thème des rats, par l’intermédiaire d’une association-écran : “se marier.” [...]

Les rats, d’après son expérience précoce et lourde de conséquences, étaient des enfants. Et alors, il conta un fait qu’il avait assez longtemps tenu à l’écart de tout ce contexte, mais qui élucidait complètement la raison pour laquelle les enfants l’intéressaient. La dame qu’il adorait depuis de longues années et qu’il ne pouvait

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



se décider à épouser était condamnée à ne pas avoir d'enfants, à la suite d'une opération gynécologique, une ovariectomie bilatérale. C'était même, pour lui qui aimait tant les enfants, une des causes principales de ses hésitations. »

p. 239-240.

« Une des idées obsédantes les plus anciennes et préférées de notre patient (obsession qui avait la valeur d'un avertissement, d'une mise en garde) était la suivante : *"Si j'épouse la dame, il arrivera un malheur à mon père"* (dans l'au-delà). »

p. 246.

« Particulièrement transparent était un cas de doute intéressant aussi par une certaine ressemblance avec la structure de l'obsession aux rats, chez une dame souffrant surtout d'actes compulsifs. Se promenant avec son mari à Nuremberg, elle se fit accompagner par lui dans un magasin où elle voulait acheter divers objets pour son enfant, entre autres un peigne. Le choix de ces objets dura trop longtemps, de l'avis du mari, et il déclara qu'il irait acheter quelques monnaies entrevues en route chez un antiquaire ; après l'achat, il reviendrait chercher sa femme dans le magasin. Mais la femme jugea l'absence de son mari bien trop longue. Lorsque, à son retour, elle lui demanda où il était allé, et qu'il lui dit à nouveau qu'il avait été chez l'antiquaire, elle eut au même moment un doute pénible : elle se demanda si elle ne possédait pas depuis toujours le peigne qu'elle venait d'acheter pour son enfant. [...]

"S'il est vrai que tu n'as été que chez l'antiquaire, si je dois croire cela, je peux tout aussi bien croire que je possède depuis des années ce peigne que je viens d'acheter." [...]

Chez la dame dont nous venons de parler, le doute se rattachait à une jalousie inconsciente qui lui faisait admettre que son mari avait profité de son absence pour faire une visite galante. »

p. 247.

« Il est extrêmement clair que ces malades cherchent à éviter une certitude et à se maintenir dans le doute [...] Ainsi ignorait-il de la situation de sa bien-aimée jusqu'aux choses les plus importantes pour son mariage, ne sachant pas, disait-il, qui l'avait opérée et si cette opération avait porté sur un ovaire ou sur les deux. Je lui enjoignis de se rappeler ce qu'il avait oublié et de se renseigner sur ce qu'il ignorait. »

p. 250.

« La maladie se déclencha lorsqu'à vingt ans passés il fut mis en face de la tentation d'épouser une jeune fille autre que celle qu'il aimait depuis longtemps ; il échappa à la nécessité de résoudre ce conflit en remettant à plus tard tout ce qu'il avait à faire pour en préparer la solution, ce dont la névrose lui fournit les moyens. »

p. 253.

« Quand l'obsédé a découvert l'incertitude de la mémoire, ce point faible de notre psychisme, il peut, grâce à cette incertitude, étendre le doute à tout, [...] Je rappelle ici l'exemple de la femme qui venait d'acheter un peigne pour sa petite fille et qui, après s'être méfiée de son mari, se demandait si elle ne possédait pas ce peigne depuis toujours. Cette femme ne disait-elle pas : "Si je peux douter de ton amour (et ceci n'est qu'une projection du doute relatif à son propre amour pour son mari), je puis aussi douter de cela, je puis douter de tout." C'est ainsi qu'elle nous révélait le sens caché du doute névrotique. »

p. 257.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



L'Homme aux rats. Journal d'une analyse, (1909),
Paris, PUF, 2000.

« Il était amoureux de cette dame, mais on n'avait pas pu envisager une union à cause de difficultés matérielles ; l'idée s'énonçait alors sous cette forme : Par la mort de son père il deviendrait peut-être tellement riche qu'il pourrait se marier. »

p. 77.

« Il se souvient d'un roman de Sudermann (*Deux sœurs*), qui lui avait fait une impression très profonde, et dans lequel une sœur, au chevet du lit de mort de l'autre, souhaite cette mort afin d'épouser son mari, puis se suicide, parce qu'après une telle bassesse elle ne mérite pas de vivre. »

p. 85.

« Köhler s'intéresse à sa sœur. Quelques mois auparavant, il l'avait accompagnée chez elle alors qu'elle commençait à se sentir mal. Son idée ne peut être que celle-ci : s'il épousait Elvira, le mariage de Gertrud avec Köhler deviendrait probable aussi. Ainsi il se sacrifie pour elle. Dans le rêve il se met dans une situation contraignante pour être obligé de se marier. Son opposition à la dame et sa tentation de lui être infidèle sont nettes. »

p. 127.

« À Salzbourg, en 1906, en plein jour, l'idée suivante : Si la dame disait : "Il faut que tu renonces à toute jouissance sexuelle jusqu'à ce que tu puisses m'épouser", ferait-il ce serment ? Une voix intérieure dit "oui" (serment d'abstinence dans l'inconscient). La nuit, un rêve : Il s'est fiancé à la dame, et comme ils se promènent bras-dessus bras-dessous, il dit, transporté de joie : "Je n'aurais jamais imaginé que ceci se réaliserait si tôt !" [...] Au même moment il remarque chez la dame une moue qui semble signifier que les fiançailles ne la concernent pas du tout. Il sent alors que son bonheur s'est évanoui. Il se dit : "Tu es fiancé, mais pas heureux du tout. Tu affiches même un peu de bonheur pour t'en persuader." »

p. 127.

« Il s'explique cette interdiction par le fait que sa fierté le lui défendrait, puisque, un jour, elle l'a refusé. En réalité, il pourrait bien s'agir d'une interdiction venant de son père, remontant à son enfance et incluant le mariage. »

p. 129.

« Il n'en voudrait pas le moins du monde à son père s'il lui était arrivé de donner des coups de canif dans le contrat. »

p. 133.

« N'avez-vous jamais pensé que par la mort de votre mère vous échapperiez à tous les conflits, puisque vous pourriez vous marier ? »

p. 155-157.

« Ce devait être pour lui un (fantasme de) souhait réalisé que son propre père ait été syphilitique aussi, pour qu'il n'ait rien à reprocher à sa cousine et puisse de nouveau (songer à) l'épouser. »

p. 171.

« Il semble que là se trouve la relation de l'argent et de la cruauté avec les rats, d'une part, et avec son père, d'autre part, ce qui doit probablement aboutir au mariage du père. En effet, il raconte en outre une anecdote. Quand, peu d'années auparavant, son père revint de Gleichenberg, il dit à sa femme qu'il avait vu un nombre tellement incroyable de mauvaises épouses qu'il lui fallait, au bout de trente-trois années de vie conjugale, la prier de lui assurer qu'elle ne lui avait jamais été infidèle. »

p. 177.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« C'était en rapport avec le vieux projet de sa mère, d'après lequel il devait épouser une fille des Saborsky, charmante personne âgée maintenant de dix-sept ans. Il ne se doute pas que, pour éviter ce conflit, il s'est réfugié dans la maladie, vers laquelle le choix infantile entre une sœur aînée et une cadette, ainsi que la régression à l'histoire du mariage de son père, lui ont frayé la voie. Le père avait coutume de se décrire humoristiquement en tant que soupirant ; la mère le raillait parfois en racontant qu'il avait auparavant fait la cour à la fille d'un boucher. Il trouve intolérable l'idée que son père ait pu abandonner son amour pour garantir ses intérêts par l'alliance avec les Saborsky. »

p. 179-181.

« Il se défend visiblement contre la tentation de fantasier qu'il épouserait ma fille au lieu de sa cousine, et aussi contre celle d'injurier ma femme et ma fille. ».

p. 181.

« D'après des paroles de sa mère faisant allusion au fait que ses relations avec les Saborsky avaient été plus précieuses qu'une dot, il est convaincu que c'est pour des avantages matériels que son père l'avait épousée, abandonnant ainsi la femme qu'il aimait. »

p. 193.

« Un jour, quand il était petit, alors que sa mère était au lit et fit un mouvement imprudent laissant voir son derrière, il pensa que le mariage consistait en ce que l'on se montrait réciproquement le popotin. »

p. 235.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », (1910),
La vie sexuelle, Paris, PUF, 1970.

[La condition du *tiers lésé*] « Un de mes patients, qui avait terriblement souffert des écarts de sa dame n'eut pourtant rien à objecter contre son mariage : au contraire, il le favorisa par tous les moyens ; envers le mari, il ne manifesta jamais la moindre jalousie tout au long des années qui suivirent. »

p. 49.

« À propos de la psychanalyse dite "sauvage" », (1910),
La technique psychanalytique, Paris, PUF, 1999.

« Ses crises d'anxiété, me dit-elle, s'étaient déclenchées à la suite de son divorce d'avec son dernier mari, mais avaient pris bien plus d'intensité depuis qu'elle avait consulté un jeune médecin exerçant dans la banlieue où elle habitait. Celui-ci lui avait déclaré que son anxiété était provoquée par des désirs sexuels. D'après lui, elle ne supportait pas la privation de tout rapport avec un homme, c'est pourquoi il ne lui restait que trois moyens de guérir : retourner chez son époux, prendre un amant ou se satisfaire elle-même. Depuis, elle est persuadée de son incurabilité puisqu'elle se refuse à reprendre la vie conjugale et que les deux autres moyens choquent sa morale et ses sentiments religieux. »

p. 35.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Rêves dans le folklore », (1911), *Résultats, Idées, Problèmes I*, 1890-1920, Paris, PUF, 1984.

« Nous clôturerons ce petit recueil en y ajoutant, un peu hors contexte, un rêve de loterie qui peut soutenir notre supposition précédemment énoncée, selon laquelle la loterie symbolise le mariage à contracter. »

p. 167.

« Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, (Le Président Schreber), (1911), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967.

« [Schreber] avait adopté à l'égard de Dieu une attitude féminine, il se sentait la femme de Dieu. »

p. 281.

« Pendant une absence de sa femme, partie pour sa propre santé en vacances pour quelques jours, un nouvel "effondrement" nerveux se produisit chez le malade, effondrement qui devait exercer une influence décisive sur l'évolution de sa maladie. Sa femme, jusqu'alors, avait passé auprès de lui plusieurs heures par jour et déjeunait avec lui. Quand elle revint, au bout de quatre jours, elle le trouva terriblement changé, au point que lui-même désira ne plus la revoir. [...] Il est facile de comprendre que la seule présence de sa femme exerçait sur Schreber une influence protectrice contre le pouvoir d'attraction des hommes qui l'entouraient. »

p. 293.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », (1912), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

« On observe très fréquemment, chez les hommes appartenant aux classes sociales les plus élevées, le penchant à garder longtemps pour maîtresse et même à choisir pour épouse une femme de condition inférieure ».

p. 61.

« Infidèles au mari, elles sont en mesure d'assurer à l'amant une fidélité seconde. »

p. 62.

« Le tort causé par la frustration initiale de la jouissance sexuelle se manifeste dans le fait que celle-ci, rendue plus tard libre dans le mariage, n'a plus d'effet pleinement satisfaisant. »

p. 63.

« A-t-on jamais entendu dire que le buveur fût contraint de changer sans cesse de boisson, parce qu'il se laisserait bientôt d'une boisson qui resterait la même ? »

p. 64.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Écoutons les propos de nos grands alcooliques, comme Böcklin, sur leur relation avec le vin : ils évoquent l'harmonie la plus pure et comme modèle de mariage heureux. Pourquoi la relation de l'amant à son objet sexuel est-elle si différente ? »

p. 64.

Totem et tabou, (1913), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1970.

« Nous devons relever enfin cette particularité du système totémique par laquelle il intéresse plus spécialement le psychanalyste. Presque partout où ce système est en vigueur, il comporte la loi d'après laquelle *les membres d'un seul et même totem ne doivent pas avoir entre eux de relations sexuelles, par conséquent ne doivent pas se marier entre eux*. C'est la loi de l'exogamie, inséparable du système totémique. »

p. 12.

« L'explication de ces expressions qui nous paraissent si bizarres se dégage facilement, lorsqu'on les considère comme des survivances et des caractères de l'institution que le révérend L. Fison a appelée "mariage de groupe" et en vertu de laquelle un certain nombre d'hommes exercent des droits conjugaux sur un certain nombre de femmes. Les enfants issus de ce mariage de groupe doivent naturellement se considérer les uns les autres comme frères et sœurs, bien qu'ils puissent ne pas avoir tous la même mère, et considérer tous les hommes du groupe comme leurs pères. »

p. 16.

« Si les besoins psycho-sexuels de la femme trouvent leur satisfaction dans le mariage et dans la vie de famille, elle n'en est pas moins constamment menacée du danger d'insatisfaction provenant de l'arrêt prématuré des relations conjugales et du vide affectif qui peut en résulter. »

p. 25.

« Il arrive fréquemment qu'un homme tombe amoureux de sa future belle-mère, avant de transférer son inclination à la fille. »

p. 26.

Sur l'histoire du mouvement psychanalytique, (1914), Paris, NRF, Gallimard, 1991.

« Lorsque Chrobak parut, il me prit à part et me révéla que l'angoisse de sa patiente venait de ce qu'elle demeurait *virgo intacta* en dépit de dix-huit ans de mariage. Le mari, affirma-t-il, était totalement impuissant. Pour Chrobak, il ne restait rien d'autre à faire au médecin, dans de tels cas, que de couvrir de sa réputation l'infortune domestique et de souffrir qu'on dise de lui, avec un haussement d'épaule : "Celui-là n'est pas plus fort que les autres, puisque après tant d'années il ne l'a toujours pas remise d'aplomb." »

p. 26.

« Je sais bien qu'exprimer une idée une ou deux fois, sous la forme d'un aperçu fugitif, n'est pas du tout la même chose que de la prendre au sérieux, la prendre au mot, la suivre à travers tous ses détails contradictoires, et conquérir pour elle la position qui lui revient parmi les vérités reconnues. C'est la différence entre un flirt léger et un mariage en bonne et due forme, avec toutes ses obligations et ses difficultés. *Épouser les idées de...* : voilà une expression usuelle, tout au moins en français. »

p. 27.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« *Deuil et mélancolie* », (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll., Folio essais, 2007.

« Sans doute l'objet n'est pas réellement mort mais il a été perdu en tant qu'objet d'amour (cas, par exemple, d'une fiancée abandonnée). »

p. 149.

« La femme qui déplore bien haut que son mari soit lié à une femme si incapable, veut en fait, porter plainte contre l'incapacité de son mari dans tous les sens où l'on peut entendre celle-ci. Il n'y a pas trop lieu de s'étonner si quelques auto-reproches bien fondés sont mêlés à ceux qui ont été retournés contre le sujet. »

p. 154.

« *Le sens des symptômes* », (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Deux exemples d'analyse d'un symptôme obsédant. [...] Une dame âgée de 30 ans environ, qui souffrait de phénomènes d'obsession très grave [...] Il y a plus de dix ans, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui, la nuit de nocces, se montra impuissant. Il avait passé la nuit à courir de sa chambre dans celle de sa femme, pour renouveler la tentative, mais chaque fois sans succès. [...]

Je n'avais pas compris tout d'abord quel rapport il y avait entre ce souvenir et l'action obsédante de ma malade ; le passage répété d'une pièce dans une autre et l'apparition de la femme de chambre étaient les seuls faits qu'elle avait en commun avec l'événement réel. Alors la malade, m'amenant dans la deuxième chambre et me plaçant devant la table, me fit découvrir sur le tapis de celle-ci une grande tache rouge. Et elle m'expliqua qu'elle se mettait devant la table dans une position telle que la femme de chambre qu'elle appelait ne pût pas ne pas apercevoir la tache. Je n'eus plus alors de doute quant aux rapports étroits existant entre la scène de la nuit de nocces et l'action obsédante actuelle. [...]

L'action obsédante signifie donc : "Non, ce n'est pas vrai ; il n'avait pas à avoir honte ; il ne fut pas impuissant." Tout comme dans un rêve, elle représente ce désir comme réalisé dans une action actuelle, elle obéit à la tendance consistant à élever son mari au-dessus de son échec de jadis. »

p. 243-244-245.

« Cette femme vit depuis des années séparée de son mari et lutte contre l'intention de demander une rupture légale du mariage. Mais il ne peut être question pour elle de se libérer de son mari ; elle se sent contrainte de lui rester fidèle, elle vit dans la retraite, afin de ne pas succomber à une tentation, elle excuse son mari et le grandit dans son imagination. Mieux que cela, le mystère le plus profond de sa maladie consiste en ce que par celle-ci elle protège son mari contre de méchants propos, justifie leur séparation dans l'espace et lui rend possible une existence séparée agréable. C'est ainsi que l'analyse d'une anodine action obsédante nous conduit directement jusqu'au noyau le plus caché d'un cas morbide et nous révèle en même temps une partie non négligeable du mystère de la névrose obsessionnelle. »

p. 245.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« **Rattachement à une action traumatique. L'inconscient** », (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Chez notre première malade, c'est l'union non consommée avec son mari qui fut la cause de tout le malheur. C'est dans ses symptômes que s'exprime le procès qu'elle engage contre son mari ».

p. 255.

« Chez notre deuxième malade, c'est un attachement érotique à son père qui, s'étant déclaré pendant les années de puberté, exerce la même influence décisive sur sa vie ultérieure. Elle a tiré de son état la conclusion qu'elle ne peut pas se marier tant qu'elle restera malade. Mais nous avons tout lieu de soupçonner que c'est pour ne pas se marier et pour rester auprès du père qu'elle est devenue malade. »

p. 255.

« Un cas comme celui de notre première malade, de la jeune femme séparée de son mari, cadre très bien avec cette manière de voir. Elle n'a pas obtenu la cicatrisation de la plaie morale occasionnée par la non-consommation de son mariage et est restée comme suspendue à ce traumatisme. »

p. 257.

« **Développement de la libido et organisations sexuelles** », (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Que nous révèle donc du *complexe d'Œdipe* l'observation directe de l'enfant à l'époque du choix de l'objet, avant la période de latence ? [...] le petit bonhomme veut avoir la mère pour lui tout seul, que la présence du père le contrarie, qu'il boude lorsque celui-ci manifeste à la mère des marques de tendresse, qu'il ne cache pas sa satisfaction lorsque le père est absent ou parti en voyage. Il exprime souvent de vive voix ses sentiments, promet à la mère de l'épouser. »

p. 312.

« **La nervosité commune** » (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Une femme, brutalement traitée et exploitée sans ménagements par son mari, trouve à peu près régulièrement un refuge dans la névrose lorsqu'elle y est aidée par ses dispositions, lorsqu'elle est trop lâche ou trop honnête pour entretenir un commerce secret avec un autre homme, lorsqu'elle n'est pas assez forte pour braver toutes les conventions extérieures et se séparer de son mari, lorsqu'elle n'a pas l'intention de se ménager et de chercher un meilleur mari et lorsque, par-dessus tout cela, son instinct sexuel la pousse, malgré tout, vers cet homme brutal. Sa maladie devient pour elle une arme dans la lutte contre cet homme dont la force l'écrase, une arme dont elle peut se servir pour sa défense et dont elle peut abuser en vue de la vengeance. Il lui est permis de se plaindre de sa maladie, alors qu'elle ne pouvait pas se plaindre de son mariage. Trouvant dans le médecin un auxiliaire, elle oblige son mari qui, dans les circonstances normales, n'avait pour elle aucun égard, à faire pour elle des dépenses, à lui permettre de s'absenter de la maison et d'échapper ainsi pour quelques heures à l'oppression que le mari fait peser sur elle. Dans les cas

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



où l'avantage extérieur ou accidentel que la maladie procure ainsi au *moi* est considérable et ne peut être remplacé par aucun autre avantage plus réel, le traitement de la névrose risque fort de rester inefficace. »

p. 361.

« *L'angoisse* », (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Tel est, par exemple, le cas des hommes pendant la durée des fiançailles, et des femmes dont les maris ne possèdent pas une puissance sexuelle normale ou abrègent ou font avorter par précaution l'acte sexuel. Dans ces circonstances, l'excitation libidineuse disparaît, pour céder la place à l'angoisse. »

p. 378.

« *La théorie de la libido et le "narcissisme"* », (1917), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Notre malade n'a jamais éprouvé à l'égard des femmes un sentiment en rapport avec son âge et avec le charme de sa personnalité. Il avait été fiancé à une jeune fille jolie et distinguée, mais celle-ci, ayant constaté que son fiancé n'éprouvait pour elle aucune tendresse, rompit les fiançailles. Plusieurs années plus tard, sa maladie s'était déclarée au moment même où il avait réussi pour la première fois à satisfaire complètement une femme. Celle-ci l'ayant embrassé avec reconnaissance et abandon, il éprouva subitement une douleur bizarre, on aurait dit un coup de couteau lui sectionnant le crâne. Il expliqua plus tard cette sensation en disant qu'il ne pouvait la comparer qu'à la sensation qu'on éprouverait si on vous faisait sauter la boîte crânienne, pour mettre à nu le cerveau, ainsi qu'on le fait dans les autopsies ou les vastes trépanations ; et comme son ami s'était spécialisé dans l'anatomie pathologique, il découvrit peu à peu que celui-là avait bien pu lui envoyer cette femme pour le tenter. À partir de ce moment-là, ses yeux s'étaient ouverts, et il comprit que toutes les autres persécutions auxquelles il était en butte étaient le fait de son ancien ami. »

p. 402-403.

« *Le tabou de la virginité* », (1918), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

« En exigeant que la jeune fille lorsqu'elle se marie avec un homme n'apporte pas de souvenirs de relations sexuelles qu'elle aurait eues avec un autre, on ne fait rien d'autre que de prolonger logiquement le droit de possession exclusive d'une femme qui constitue l'essence de la monogamie et d'étendre ce monopole au passé. »

p.66.

« C'est à Krafft-Ebing que l'on doit l'expression : sujétion sexuelle ; [...] En fait ce degré de sujétion sexuelle est indispensable pour que se maintienne le mariage civilisé et que soient contenues les tendances polygames qui le menacent ; dans notre communauté sociale, ce facteur rentre régulièrement en ligne de compte. »

p. 66-67.

« Les jeunes filles disent souvent que leur amour perd à leurs yeux de la valeur si d'autres l'apprennent. Parfois ce motif peut être si puissant qu'il empêche tout développement de l'amour dans le mariage. »

p. 75.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« L'époux n'est pour ainsi dire toujours qu'un substitut, ce n'est jamais l'homme véritable, c'est un autre qui a marqué le premier la capacité amoureuse de la femme et dans les cas typiques cet autre c'est le père ».

p. 75.

« Il y a quelque temps, le hasard m'a donné l'occasion d'étudier le rêve d'une jeune mariée, rêve que l'on pouvait reconnaître comme une réaction à sa défloration. »

p. 77.

« Dans un nombre considérable de cas, la femme reste frigide et se sent malheureuse dans son premier mariage, tandis qu'après une rupture de celui-ci elle devient pour son second mari une épouse heureuse et tendre. »

p. 78.

« Les seconds mariages sont souvent meilleurs que les premiers. »

p. 80.

« Il y a des femmes qui paraissent en plein désaccord avec leur mari et ne peuvent que s'efforcer en vain de les quitter. »

p. 80.

« **Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'homme aux loups)** », (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967.

« Des parents mariés jeunes, menant une vie conjugale heureuse encore, sur laquelle des maladies jettent bientôt de premières ombres. »

p. 330.

« **Au-delà du principe de plaisir** », (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981.

« Nous sommes davantage frappés en présence d'événements qui se reproduisent et se répètent dans la vie d'une personne, alors que celle-ci se comporte passivement à l'égard de ce qui lui arrive, sans y intervenir d'une façon quelconque. On songe, par exemple, à l'histoire de cette femme qui avait été trois fois mariée et qui avait perdu successivement chacun de ses maris peu de temps après le mariage, ayant juste eu le temps de lui prodiguer les soins nécessaires et de lui fermer les yeux. »

p. 61.

« **Psychologie collective et analyse du moi** », (1921), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1962.

« D'autre part, la transformation de tendances sexuelles directes, en elles-mêmes éphémères, en attachements durables, de tendresse pure, est un fait courant, et c'est sur cette transformation que repose en grande partie la consolidation de mariages conclus sous les auspices d'un amour passionné. »

p. 109.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« Il y a bien eu, au cours de l'évolution de la famille, une phase de rapports sexuels collectifs (mariage de groupe), mais plus l'amour sexuel acquérait d'importance pour l'individu, plus celui-ci devenait capable d'être amoureux, et plus il tendait vers la limitation de l'amour à deux personnes – *una cum uno* – que semble imposer la nature même du but sexuel. Les tendances polygamiques devaient se contenter du remplacement successif d'un objet d'amour par un autre. »

p. 109.

« L'Église catholique a les meilleures raisons de recommander le célibat à ses fidèles et de l'imposer à ses prêtres, mais l'amour a souvent poussé même des ecclésiastiques à sortir de l'Église. L'amour de la femme rompt les liens collectifs créés par la race, s'élève au-dessus des différences nationales et des hiérarchies sociales, et ce faisant, il contribue dans une grande mesure aux progrès de la culture. »

p. 112.

« *Psychanalyse et télépathie* », (1921), *Résultats, idées problèmes II*, (1921-1938) Paris, PUF, 1987.

« Au cours d'un congrès médical, voilà deux ans, il a appris que certaines maladies peuvent priver l'homme de la capacité de procréer et un examen a montré ensuite qu'il était, lui aussi, dans ce cas. [...] . En elle se produit alors un effondrement passager qu'elle tente en vain de cacher. Elle n'a pu l'aimer que comme substitut du père, maintenant elle a appris qu'il ne pourra jamais devenir père. Trois voies s'ouvrent devant elle, toutes également impraticables : l'infidélité, le renoncement à l'enfant, la séparation d'avec son mari. »

p. 17.

« *Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité* », (1922), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1981.

« C'est un fait d'expérience quotidienne que la fidélité, surtout celle qui est exigée dans le mariage, ne peut être maintenue que contre des tentations constantes. Celui qui dénie ces tentations ressent pourtant leur pression avec une telle force qu'il a volontiers recours à un mécanisme inconscient pour se soulager. Il atteint un tel soulagement, voire même un acquittement vis-à-vis de sa conscience, en projetant ses propres impulsions à l'infidélité sur l'autre partie, à laquelle il doit fidélité. Ce puissant motif peut alors se servir du matériel de la perception, qui décèle les motivations inconscientes analogues de l'autre partie, et pourrait se justifier par la réflexion que le ou la partenaire n'est vraisemblablement pas meilleur que soi-même.

Les usages sociaux ont tenu compte de cet état de choses d'une manière avisée en permettant un certain jeu à l'envie de plaire de la femme mariée et à l'envie de conquérir de l'époux, dans l'espoir de drainer ainsi l'inexorable penchant à l'infidélité et de le rendre inoffensif. La convention établit que les deux parties n'ont pas à se tenir rigueur de ces petits écarts en direction de l'infidélité, et elle obtient la plupart du temps que la convoitise qui s'est enflammée pour un objet étranger soit satisfaite, dans un certain retour à la fidélité, auprès de l'objet propre. Mais le jaloux ne veut pas reconnaître cette tolérance conventionnelle, il ne croit pas qu'il y ait d'arrêt ou de retour une fois que le chemin a été emprunté, ni que le "flirt" mondain puisse être une assurance contre une infidélité réelle. »

p. 272-273.

« Les premières années de son mariage furent exemptes de jalousie. Puis il devint infidèle à sa femme et contracta un rapport durable avec une autre. Dès que l'effroi causé par un soupçon déterminé le fit renoncer

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



à cette liaison amoureuse, une jalousie de second type, c'est-à-dire une jalousie de projection, éclata chez lui, ce qui lui permit de faire taire les reproches visant son infidélité. »

p. 276.

Sigmund Freud présenté par lui-même, (1925), Paris, NRF, Gallimard, 1991.

« En automne 1886, je m'installai comme médecin à Vienne et épousai la jeune fille qui m'avait attendu pendant plus de quatre ans dans une ville lointaine. Je dois ici, revenant en arrière, raconter que ce fut la faute de ma fiancée si je ne suis pas devenu célèbre dès ces années de jeunesse. Un intérêt marginal mais profond m'avait poussé en 1884 à me faire procurer par Merck l'alcaloïde alors peu connu qu'était la cocaïne, afin d'en étudier les effets physiologiques. Au beau milieu de ce travail s'ouvrit pour moi l'occasion d'un voyage qui me permettrait de revoir ma fiancée dont j'avais été séparé pendant deux ans. Je terminai rapidement mon étude sur la cocaïne et insérai dans ma publication la prédiction qu'on aboutirait bientôt à d'autres utilisations de ce médicament. Mais j'engageai mon ami, l'ophtalmologiste L. Königstein, à examiner dans quelle mesure les propriétés anesthésiantes de la cocaïne pouvaient s'appliquer à l'œil malade. [...] C'est pourquoi Koller passe à juste titre pour l'inventeur de l'anesthésie locale par la cocaïne, qui est devenue si importante dans la petite chirurgie ; quant à moi, je n'ai pas gardé rancune à ma fiancée de cette occasion manquée. »

p. 25-26.

« Dostoïevski et le parricide », (1928), Résultats, idées, problèmes II, (1921-1938), Paris, PUF, 1985.

« On pense immédiatement à ce qui, chez Dostoïevski, contraste avec ce tableau [du criminel], à son grand besoin d'amour et à son énorme capacité d'aimer, qui s'expriment dans des manifestations d'excessive bonté et qui le font aimer et porter secours là où il eut droit de haïr et de se venger, par exemple dans sa relation avec sa première femme et avec l'amant de celle-ci. »

p. 162.

[À propos de *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* de Stephen Zweig] « L'analyse découvre au contraire une motivation adéquate pour le comportement surprenant de cette femme qui, jusque-là, s'est détournée de l'amour. Fidèle à la mémoire de l'époux disparu, elle s'était armée contre toutes les demandes de cet ordre mais – et là le fantasme du fils n'a pas tort – elle n'avait pas échappé en tant que mère à son transfert d'amour, tout à fait inconscient, sur le fils ; le destin put la saisir à cette place non surveillée. »

p. 178-179.

Malaise dans la civilisation, (1930), Paris, Points-Essais, 2010.

« L'amour hétérosexuel génital, est encore lésé par les limitations de la légitimité et de la monogamie. La civilisation actuelle manifeste clairement qu'elle n'entend autoriser les relations sexuelles que sur la base d'un lien indissoluble établi une fois pour toutes par un homme avec une femme ; elle manifeste qu'elle n'aime pas la sexualité comme source de plaisir indépendante et qu'elle n'entend la tolérer que pour autant qu'elle est la source, remplacée par rien jusqu'ici, de la multiplication des humains. »

p. 108.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« **Sur la sexualité féminine** », (1931), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.

« Nous avons depuis longtemps remarqué que beaucoup de femmes qui ont choisi leur mari selon le prototype paternel, ou lui ont donné la place du père, répètent sur lui dans le mariage leur mauvaise relation avec leur mère. Le mari devait hériter de la relation au père et il hérite en réalité de la relation à la mère. On comprend facilement que c'est là un cas proche de la régression. La relation à la mère était la relation originelle sur laquelle était construit le lien au père, mais maintenant dans le mariage émerge du refoulement ce qui était à l'origine. Le report sur l'objet paternel des liens affectifs avec l'objet maternel forme bien le contenu principal du développement en femme.

Si beaucoup de femmes nous donnent l'impression que leur maturité est pleine de querelles avec leur mari, comme l'a été leur jeunesse avec leur mère, nous conclurons, à la lumière des remarques précédentes, que leur attitude hostile vis-à-vis de la mère n'est pas une conséquence de la rivalité du complexe d'Œdipe ; elle provient, au contraire, de la phase précédente et n'a été que renforcée et exploitée dans la situation œdipienne. »

p. 144.

« Peut-être qu'il en va plutôt ainsi, que l'attachement à la mère doit sombrer parce que le premier et si intense, un peu comme on peut l'observer chez la jeune femme, lors du premier mariage qui a eu lieu au plus fort de son amour. Dans les deux cas, des déceptions inévitables et l'amoncellement des motifs d'agression feraient échouer l'attitude amoureuse. Il est de règle que les seconds mariages sont meilleurs. »

p. 147.

« **La féminité** », (1932), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, NRF, Gallimard, Coll. Idées, 1971.

« Bien des années plus tard, alors que l'activité masturbatoire s'est depuis longtemps éteinte, on retrouve encore les vestiges de cette lutte contre une tentation toujours redoutée : sympathie pour des personnes qu'on pressent être en proie aux mêmes difficultés, motifs auxquels on obéit en se mariant, choix même du mari ou de l'amant. »

p. 168.

« Les rapports sociaux rendent bien souvent méconnaissables les conditions du choix objectal fait par la femme. Là où le choix est libre, il s'effectue fréquemment suivant l'idéal narcissique, l'homme élu étant semblable à celui que la fille avait en son temps désiré devenir ; si la jeune fille est restée attachée à son père, c'est-à-dire si elle n'a pas liquidé son complexe d'Œdipe, elle choisit d'après le type paternel. Or, en se détachant de sa mère pour se tourner vers son père, elle n'a pas abdiqué l'hostilité envers celle-ci, hostilité inhérente aux rapports sentimentaux ambivalents ; ce choix devrait donc garantir le bonheur conjugal. Mais très souvent l'issue n'est pas aussi favorable, car la liquidation du conflit se produit rarement sans heurts. Le reliquat d'hostilité se reporte sur l'attachement positif et sur le nouvel objet. Le mari qui n'avait d'abord hérité que du père devient, par la suite, l'héritier de la mère aussi. Il arrive facilement que la seconde partie de la vie d'une femme soit caractérisée par la lutte que celle-ci soutient contre son mari, alors que la première partie, plus courte, s'était passée en rebellions contre sa mère. Il est possible que, cette réaction une fois achevée, une seconde union s'avère plus heureuse. En outre, sans que rien le laisse prévoir aux amoureux, la femme est susceptible de changer d'attitude après la naissance de son premier enfant, de s'identifier à nouveau à sa mère contre laquelle elle s'était, jusqu'au mariage, dressée. Elle peut aussi utiliser pour cette identification toute la libido disponible, de telle sorte qu'il y ait, du fait de l'automatisme de répétition, une reproduction du mariage malheureux des parents. Les réactions que subit une femme à la naissance d'un fils ou d'une fille montrent que le mobile ancien : le manque de pénis, n'a rien perdu de sa puissance. Seuls les rapports de mère à fils sont capables de donner à la mère une plénitude de satisfaction, car de toutes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



les relations humaines, ce sont les plus parfaites et les plus dénuées d'ambivalence. La mère peut reporter sur son fils tout l'orgueil qu'il ne lui a pas été permis d'avoir d'elle-même et elle en attend la satisfaction de ce qu'exige encore le complexe de virilité. Le bonheur conjugal reste mal assuré tant que la femme n'a pas réussi à faire de son époux son enfant, tant qu'elle ne se comporte pas maternellement envers lui. »

p. 174-175-176.

« En s'identifiant à sa mère elle en arrive à devenir un objet d'attrait pour l'homme, car la fixation œdipienne de ce dernier se développe alors jusqu'à devenir un état amoureux. Néanmoins c'est bien souvent le fils qui obtient ce que l'époux n'avait pu réussir à conquérir. On a l'impression que l'amour de la femme et celui de l'homme sont écartés l'un de l'autre par une différence de phases psychologiques. »

p. 176.

« *Un exemple de travail psychanalytique* », (1938),
Abrégé de psychanalyse, Paris, PUF, 1985.

« Il y a peu d'inconvénients à ce qu'une femme persiste dans une attitude œdipienne féminine (attitude à laquelle on a proposé de donner le nom de "complexe d'Électre"). En pareil cas, elle aspirera à trouver dans un futur époux les qualités de son père et sera disposée à se soumettre à son autorité. Son désir, inassouvisable en son fond, de posséder un pénis, peut trouver une satisfaction si elle réussit à compléter son amour de l'organe en amour de l'homme porteur de ce dernier, cela de la même façon qu'elle passa jadis du sein de sa mère à toute la personne de celle-ci. »

p. 65-66.

Moïse et le Monothéisme, (1939), Paris, NRF, Gallimard, Coll.,
Idées, 1971.

« Chacun renonça au rêve de remplacer son père ou de posséder sa mère ou sa sœur. Ainsi se trouvèrent institués le tabou de l'inceste et la loi de l'exogamie. Une bonne part de la puissance souveraine, libérée par la mort du père, passa aux femmes et ce fut le temps du matriarcat. »

p. 112.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

2.

Jacques Lacan

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A / Écrits	35
B / Autres écrits	39
C / Le Séminaire	41
D / Autres textes	52

A

B

C

D





Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A / Écrits, Paris, Seuil, 1966

A

B

C

D

« Le séminaire sur “la lettre volée” »

« Ce serait pourtant un autre excès que de réduire le tout à une fable dont la moralité serait que pour maintenir à l’abri des regards une de ces correspondances dont le secret est parfois nécessaire à la paix conjugale, il suffise d’en laisser traîner les libellés sur notre table, même à les retourner sur leur face signifiante. »

p. 17.

« L’agressivité en psychanalyse »

« On ne saurait trop mettre l’accent sur le caractère irréductible de la structure narcissique, et sur l’ambiguïté d’une notion qui tendrait à méconnaître la constance de la tension agressive dans toute vie morale comportant la sujétion à cette structure : or aucune oblativité ne saurait en libérer l’altruisme. Et c’est pourquoi La Rochefoucauld a pu formuler sa maxime, où sa rigueur s’accorde au thème fondamental de sa pensée, sur l’incompatibilité du mariage et des délices. »

p. 119.

« Intervention sur le transfert »

« Ici l’on voit non seulement la participation de Dora à la cour dont elle est l’objet de la part de M. K..., mais ses relations aux autres partenaires du quadrille reçoivent un jour nouveau de s’inclure dans une subtile circulation de cadeaux précieux, rachat de la carence des prestations sexuelles, [...] sans préjudice des munificences qui lui viennent directement de la source première, sous la forme des dons parallèles où le bourgeois



trouve classiquement l'espèce d'amende honorable la plus propre à allier la réparation due à la femme légitime avec le souci du patrimoine ».

p. 219.

« L'attachement fasciné de Dora pour Mme K... ("la blancheur ravissante de son corps"), les confidences qu'elle reçoit jusqu'à un point qui restera insondé sur l'état de ses relations avec son mari, le fait patent de leurs échanges de bons procédés comme ambassadrices mutuelles de leurs désirs auprès du père de Dora. »

p. 220.

« M. K... n'a eu le temps que de placer quelques mots, il est vrai qu'ils furent décisifs : "Ma femme n'est rien pour moi." Et déjà son exploit avait sa récompense : une gifle majeure, celle-là même dont Dora ressentira bien après le traitement le contre-coup brûlant en une névralgie transitoire, vient signifier au maladroit : "Si elle n'est rien pour vous, qu'êtes-vous donc pour moi ?" »

p. 224.

« Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »

« N'est-il pas sensible qu'un Lévi-Strauss en suggérant l'implication des structures du langage et de cette part des lois sociales qui règle l'alliance et la parenté conquiert déjà le terrain même où Freud assoit l'inconscient ? »

p. 285.

« La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité [...] Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand d'un : "Tu es ma femme", un sujet se scelle d'être l'homme du conjungo ».

p. 298.

« [Freud] aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet [l'homme aux rats] par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. »

p. 302.

« Freud arrive à son but : soit faire retrouver [à l'homme aux rats] dans l'histoire de l'indélicatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille "pauvre, mais jolie", de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami salutaire, – avec la constellation fatidique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le protêt. »

p. 303.

« Car c'est ainsi que l'homme aux rats arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un rêve-clef lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles ».

p. 303.

« Variantes de la cure-type »

« Dans l'analyse classiquement connue sous le nom de "l'homme aux rats", le tournant majeur s'en trouve dans le moment où Freud comprend le ressentiment provoqué chez le sujet par le calcul que sa mère lui

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



suggère au principe du choix d'une épouse. Que l'interdiction qu'un tel conseil comporte pour le sujet, de s'engager en des fiançailles avec la femme qu'il pense aimer, soit reportée par Freud à la parole de son père à l'encontre des faits patents, et notamment de celui-ci qui les prime tous, que son père est mort, laisse plutôt surpris, mais se justifie au niveau d'une vérité plus profonde, [...] à savoir qu'un manque de foi pareil a présidé au mariage de son père, et que cette ambiguïté recouvre elle-même un abus de confiance en matière d'argent qui, en faisant exclure son père de l'armée, l'a déterminé au mariage ».

p. 353-354.

« La chose freudienne »

« C'est au cœur de cette détermination de la loi symbolique que Freud s'est porté d'emblée par sa découverte, car dans cet inconscient [...] il a reconnu l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la *Traumdeutung* le complexe d'Œdipe comme sa motivation centrale. »

p. 432.

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »

« La malade avait pris le congé le plus soudain de son mari et de sa belle famille et donné ainsi à un mariage réprouvé par sa mère un dénouement resté depuis sans épilogue, à partir de la conviction qu'elle avait acquise que ces paysans ne se proposaient rien de moins, pour en finir avec cette propre à rien de citadine, que de la dépecer congrûment. Qu'importe cependant qu'il faille ou non recourir au fantasme du corps morcelé pour comprendre comment la malade, prisonnière de la relation duelle, répond à nouveau ici à une situation qui la dépasse. »

p. 534-535.

« C'est le même ressort qui fait que les femmes dans le réel servent, ne leur en déplaise, d'objets pour les échanges qu'ordonnent les structures élémentaires de la parenté et qui se perpétuent à l'occasion dans l'imaginaire, tandis que ce qui se transmet parallèlement dans l'ordre symbolique, c'est le phallus. »

p. 565.

« Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine »

« Pourquoi enfin l'instance sociale de la femme reste-t-elle transcendante à l'ordre du contrat que propage le travail ? Et notamment est-ce par son effet que se maintient le statut du mariage dans le déclin du paternalisme ? »

p. 736.

« Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir »

« Un soir, qu'il nous a dit, fut pour lui le rendez-vous de son destin, l'illumination de sa nuit et son engagement dans des vœux. Vœux au nom desquels il devait faire de sa cousine Madeleine Rondeaux son épouse, et qui lui ouvrirent ce qu'il maintint jusqu'à la fin avoir été l'amour unique.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



Comment concevoir ce qui s'est produit dans cet instant qui "décida de sa vie" et qu'il ne peut écrivain *La Porte étroite* "se remémorer sans angoisse" ? »

p. 753.

« Gide lui-même n'a pas craint de rapprocher son union toute scellée bourgeoisement qu'elle fût, de celle mystique de Dante à Béatrice. Et si les psychanalystes étaient capables d'entendre ce que leur maître a dit de l'instinct de mort, ils sauraient reconnaître qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme. »

p. 754.

« Que Madeleine ait voulu le mariage blanc, c'est sur quoi le livre ne laisse pas de doute. Mais elle l'a voulu sur des fondements inconscients, qui se trouvaient les plus convenables à laisser l'impasse d'André en l'état. »

p. 755.

« Aussi bien n'est-il pas besoin d'être grand clerc pour le lire sous la plume de Madeleine : elle reste très longtemps, après le drame et bien au-delà de la frontière du mariage, fixée à son amour pour son père. »

p. 756.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

B / Autres écrits

Paris, Seuil, 2001

A

B

C

D

« Les complexes familiaux dans la formation de l'individu »

« L'Église a intégré cette tradition dans la morale du christianisme, en mettant au premier plan dans le lien du mariage le libre choix de la personne, faisant ainsi franchir à l'institution familiale le pas décisif vers sa structure moderne, à savoir le secret renversement de sa prépondérance sociale au profit du mariage. »

p. 58.

« Les dispositions qui, chez le mari, assurent régulièrement une sorte d'harmonie à ce couple ne font que rendre manifestes les harmonies plus obscures qui font de la carrière du mariage le lieu élu de la culture des névroses, après avoir guidé l'un des conjoints ou les deux dans un choix divinatoire de son complémentaire, les avertissements de l'inconscient chez un sujet répondant sans relais aux signes par où se trahit l'inconscient de l'autre. »

p. 83.

« Discours de Rome »

« [L'action de la parole] apparaît avec éclat dans le "tu es ma femme" ou le "tu es mon maître" par où le sujet fait montre de ne pouvoir engager en première personne son hommage lige dans le mariage ou dans la discipline, sans investir l'autre comme tel de la parole où il se fonde, au moins le temps qu'il faut à celui-ci pour en répudier la promesse. À quoi se voit de façon exemplaire que la parole n'est en aucun des sujets, mais en le serment qui les fonde, si légèrement que chacun vienne à y jurer sa foi. »

p. 155.



« Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein »

« Et je m'arrête à ce dont Marguerite Duras me témoigne d'avoir reçu de ses lecteurs, un assentiment qui la frappe, unanime à porter sur cette étrange façon d'amour : celle que le personnage dont j'ai marqué qu'il remplit ici la fonction non du récitant, mais du sujet, mène en offrande à Lol, comme tierce assurément loin d'être tierce exclue.

Je m'en réjouis comme d'une preuve que le sérieux garde encore quelque droit après quatre siècles où la momerie s'est appliquée à faire virer par le roman la convention technique de l'amour courtois à un compte de fiction, et masquer seulement le déficit, à laquelle cette convention paraît vraiment, de la promiscuité du mariage. »

p. 196.

Petit discours à l'ORTF

« Les choses sont aussi plus honnêtement posées quand on ne promet pas du même élan la levée de telle interdiction inconsciente entravant la pratique sexuelle, et la solution du monde de problèmes que soulève le rapport d'un homme et d'une femme dans le moindre *conjungo*. »

p. 225.

« Télévision »

« Le pied de nez à répondre du non-rapport à l'Autre quand on se contente de le prendre au pied de la lettre. Une éthique de célibataire pour tout dire, celle qu'un Montherlant plus près de nous a incarnée. »

p. 541-542.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

C / Le Séminaire

Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud, Paris, Seuil, 1975.

« Le pacte initial, le *tu es ma femme* ou *tu es mon époux* auquel je fais souvent allusion quand je vous parle du registre symbolique, n'a vraiment rien dans son abstraction cornélienne pour saturer nos fondamentales exigences. C'est dans une sorte d'engluement corporel de la liberté que s'exprime la nature du désir. [...]

Si l'amour est tout pris et englué dans cette intersubjectivité imaginaire, sur laquelle je désire centrer votre attention, il exige dans sa forme achevée la participation au registre du symbolique, l'échange liberté-pacte, qui s'incarne dans la parole donnée. »

p. 242.

Le Séminaire, Livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1978.

« Ce qui est étalé d'une façon presque inconsciente dans le rêve, c'est la question des relations de Freud avec une série d'images sexuelles féminines, qui sont toutes combinées avec ce quelque chose de tensionnel dans ses rapports conjugaux. Mais ce qui est encore le plus frappant, c'est le caractère essentiellement narcissique de toutes ces images féminines. Ce sont des images captivantes qui sont toutes dans un certain rapport narcissique à Freud. »

p.152.

« Le primitif qui est pris dans les lois de la parenté, de l'alliance, de l'échange des femmes, n'a jamais, même s'il est très savant, une vue totale de ce qui le saisit dans cet ensemble de la loi. Ce qui est censure a toujours rapport avec ce qui, dans le discours, se rapporte à la loi en tant qu'incomprise. »

p.156.

A

B

C

D



« Nous savons l'importance extrême du rôle que sa femme a joué dans la vie de Freud. Il avait pour elle un attachement non seulement familial, mais conjugal, hautement idéalisé. Il semble bien pourtant, à certaines nuances, qu'elle n'ait pas été sans lui apporter, sur certains plans instinctuels, quelque déception. [...] Bref, c'est dans un éventail qui va de l'intérêt professionnel le plus purement orienté, jusqu'à toutes les formes de mirage imaginaire, que se présente ici la femme et que se situe la relation avec Irma. »

p.185.

« Les êtres humains sont déjà liés entre eux par des engagements qui ont déterminé leur place, leur nom, leur essence. [...] »

Ce n'est pas pour rien que nous voyons là apparaître des personnages royaux. Ils deviennent symboliques du caractère fondamental de l'engagement constitué au départ. Le respect du pacte qui unit l'homme à la femme a une valeur essentielle pour la société entière, et cette valeur est depuis toujours incarnée au maximum dans les personnes du couple royal, qui joue. Ce couple est le symbole du pacte majeur, qui accorde l'élément mâle et l'élément femelle, et il joue traditionnellement un rôle médiateur entre tout ce que nous ne connaissons pas, le cosmos, et l'ordre social. Rien ne sera à plus juste titre comme scandaleux et répréhensible que ce qui y porte atteinte. »

p. 231-232.

[À propos de *La lettre volée*] « Si le ministre se sent si tranquille, c'est que la police fait partie de la sécurité, comme le roi faisait partie de la sécurité de la reine. Protection ambiguë – c'est la protection qu'il lui doit au sens où l'époux doit aide et protection à l'épouse, c'est aussi la protection qu'elle doit à son aveuglement. »

p. 237.

« Il y a l'échange. Mais comment a-t-il pu commencer, l'échange ? Il a fallu qu'à un moment quelque chose entre dans le cercle de l'échange. [...] Les histoires de marieur, qui sont absolument sublimes, sont drôles pour cette raison aussi. [...] Celui qui conjointe, le marieur, conjointe sur un tout autre plan que celui de la réalité, puisque le plan de l'engagement, de l'amour, n'a rien à faire avec la réalité. Par définition, le marieur, payé pour tromper, ne peut jamais tomber sur des réalités grotesques. »

p. 273.

« C'est à Amphitryon que j'ai fait allusion devant notre visiteur Moreno, lorsque je lui ai dit qu'assurément notre femme doit nous tromper de temps en temps avec Dieu. [...] »

À la vérité, de bons esprits, des esprits fermes [...] se sont déjà émus des rapports du mariage et de l'amour. [...] Je vous conseille beaucoup la lecture de Proudhon [...] Il avait réfléchi, avec un tout petit peu de recul, à la condition humaine, et essayé d'approcher cette chose tellement plus tenace à la fois et plus fragile qu'on ne le pense, à savoir la fidélité. Il arrivait à cette question – qu'est-ce qui peut bien motiver la fidélité, en dehors de la parole donnée ? Mais la parole donnée est souvent donnée à la légèreté. »

p. 301-302.

« Proudhon, dont toute la pensée va contre les illusions romantiques, essaie, dans un style qui peut passer au premier abord pour mystique, de donner son statut à la fidélité dans le mariage. Et il trouve la solution dans quelque chose qui ne peut être reconnu que pour un pacte symbolique.

Mettons-nous dans la perspective de la femme. L'amour que la femme donne à son époux ne vise pas l'individu, même idéalisé – c'est là le danger de ce qu'on appelle la vie commune, elle n'est pas tenable, l'idéalisation –, mais c'est un être au-delà. L'amour à proprement parler sacré, celui qui constitue le lien du mariage, va de la femme à ce que Proudhon appelle *tous les hommes*. De même, à travers la femme, c'est *toutes les femmes* que vise la fidélité de l'époux. Cela peut paraître paradoxal. Mais *tous les* n'est pas dans Proudhon *alle*, ce n'est pas une quantité, c'est une fonction universelle. C'est l'homme universel, la femme universelle, le symbole, l'incarnation du partenaire du couple humain. »

p. 302-303.

« Nous nous croyons libres dans notre choix conjugal, *n'importe qui peut se marier avec n'importe qui*, c'est une illusion profonde, bien que ce soit inscrit dans les lois. [...] Dans la structure de l'alliance, la femme qui

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



définit l'ordre culturel, par opposition à l'ordre naturel, est l'objet d'échange, au même titre que la parole, laquelle est en effet l'objet de l'échange originel. [...] C'est un fait qui [...] nous permet en particulier de comprendre la position dissymétrique de la femme dans les liens amoureux, et tout spécialement dans leur forme socialisée plus éminente, à savoir le lien conjugal. »

p. 303.

« La notion moderne du mariage comme d'un pacte de consentement mutuel est assurément une nouveauté, introduite dans la perspective d'une religion de salut, donnant une prévalence à l'âme individuelle. Elle recouvre et masque la structure initiale, le caractère primitivement sacré du mariage. Cette institution existe actuellement sous une forme ramassée, dont certains traits sont si solides et si tenaces que les révolutions sociales ne sont pas près d'en faire disparaître la prévalence et la signification. »

p. 304.

« Chez les Romains, par exemple, le mariage des gens qui ont un nom, vraiment un, celui des patriciens, des nobles [...] a un caractère hautement symbolique, qui lui est assuré par des cérémonies d'une nature spéciale. [...] Pour la plèbe existe aussi une sorte de mariage, lequel n'est fondé que sur le contrat mutuel, et constitue ce que techniquement la société romaine appelle le concubinat. Or, l'institution du concubinat est précisément celle qui, à partir d'un certain flottement de la société, se généralise, et, aux derniers temps de l'histoire romaine, on voit même le concubinat s'établir dans les hautes sphères, aux fins de maintenir indépendants les statuts sociaux des partenaires, et tout spécialement les statuts de leurs biens. Autrement dit, c'est à partir du moment où la femme s'émancipe, où elle a comme telle droit de posséder, où elle devient un individu dans la société, que la signification du mariage s'abrase. [...]

Que la femme soit ainsi engagée dans un ordre d'échange où elle est objet, c'est bien ce qui fait le caractère fondamentalement conflictuel, je dirais sans issue, de sa position – l'ordre symbolique littéralement la soumet, la transcende. [...]

C'est bien parce qu'elle est dans un rapport de second degré par rapport à cet ordre symbolique que le dieu s'incarne dans l'homme ou l'homme dans le dieu, sauf conflit, et bien entendu il y a toujours conflit.

En d'autres termes, dans la forme primitive du mariage, si ça n'est pas à un dieu, à quelque chose de transcendant que la femme est donnée, et se donne, la relation fondamentale subit toutes les formes de dégradation imaginaire, et c'est ce qui arrive, car nous ne sommes pas, et depuis longtemps, de taille à incarner des dieux. »

p. 304-305.

« Après quelques progrès, on en est arrivés au stade du rival, rapport du mode imaginaire. [...] La rivalité la plus directe entre les hommes et les femmes est éternelle, et s'est établie dans son style avec les rapports conjugaux. Il n'y a vraiment que quelques psychanalystes allemands pour s'imaginer que la lutte sexuelle est une caractéristique de notre époque. [...] La révolte féminine n'est pas une chose qui date d'hier. [...]

Du maître à l'esclave et au rival, il n'y a qu'un pas dialectique [...] Nous en sommes de nos jours à une nuance nouvelle grâce à l'introduction des notions psychanalytiques – le mari est devenu l'enfant, et on apprend depuis quelque temps aux femmes à le bien traiter. Dans cette voie, la boucle est bouclée, nous retournons à l'état de nature. Voilà la conception que certains se font de l'intervention propre de la psychanalyse dans ce qu'on appelle les relations humaines, et qui, se propageant par les mass media, apprend aux uns et aux autres comment se comporter pour qu'il y ait la paix à la maison – que la femme joue le rôle de mère, et l'homme celui de l'enfant. »

p. 305.

Le Séminaire, Livre III, Les psychoses, Paris, Seuil, 1981.

« Ce n'est pas simplement parce que nous ignorons trop la vie du sujet que nous ne pouvons lui répondre s'il vaut mieux se marier ou ne pas se marier dans telle circonstance, et que nous serons, si nous sommes

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



honnêtes, portés à la réserve – c'est parce que la signification même du mariage est pour chacun de nous une question qui reste ouverte, et ouverte de telle sorte que, quant à son application à chaque cas particulier, nous ne nous sentons pas en mesure de répondre lorsque nous sommes appelés comme directeur de conscience. »

p. 152.

[À propos de l'article d'Ernest Jones sur le symbolisme : l'anneau comme symbole du mariage] « Un anneau n'est pas un objet qui se rencontre dans la nature. [...]

Un anneau n'est pas un trou avec quelque chose autour, comme a l'air de le croire M. Jones, à la façon des personnes qui pensent que pour faire des macaronis, on prend un trou et on met de la farine autour. Un anneau a avant tout une valeur signifiante. [...]

Ce qui fait tenir debout la conception freudienne du complexe d'Œdipe, ce n'est pas d'un triangle père-mère-enfant dont il s'agit, c'est d'un triangle (père)-phallus-mère-enfant. Où est le père là-dedans ? Il est dans l'anneau qui fait tenir tout ensemble. »

p. 356-359.

Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet, Paris, Seuil, 1994.

[À propos d'un rêve de *La jeune homosexuelle*] « C'est en effet un rêve où il ne s'agit que de réunion, *conjugo*, mariage fécond. La patiente y est soumise à un conjoint idéal, et en a des enfants. Bref, le rêve manifeste un désir qui va dans le sens de ce que, sinon Freud, du moins la société, représentée ici par la famille, peut souhaiter de mieux comme issue du traitement. »

p. 134.

« Toute femme qui n'est pas permise est interdite par la loi. Cette formule répercute l'écho très net que tout mariage, et non pas simplement chez les névrosés, porte en lui la castration. Si une civilisation qui est celle où nous vivons, a vu fleurir l'idéal, la confusion idéale, de l'amour et du *conjugo*, c'est pour autant qu'elle a mis au premier plan le mariage comme fruit symbolique du consentement mutuel, c'est-à-dire a poussé si loin la liberté des unions qu'elle est toujours confinante à l'inceste. »

p. 213.

« C'est ce qui nous permet d'affirmer, conformément à l'expérience, que si l'idéal de la conjonction conjugale est monogamique chez la femme pour les raisons que nous avons dites au départ, à savoir qu'elle veut le phallus pour elle toute seule, il n'y a pas à s'étonner – c'est là notre seul avantage – que le schéma de départ de la relation de l'enfant à la mère tende toujours à se reproduire du côté de l'homme. Et pour autant que l'union typique, normative, légale, est toujours marquée de la castration, elle tend à reproduire chez lui la division, le *split*, qui le fait fondamentalement bigame. Je ne dis pas *polygame*, contrairement à ce que l'on croit, encore que, bien entendu, à partir du moment où le deux est introduit, il n'y a plus de raison de limiter le jeu dans le palais des mirages. »

p. 213-214.

« C'est pour cela que, de façon institutionnalisée ou de façon anarchique, nous voyons ne jamais se confondre l'amour et l'union consacrée. »

p. 214.

« Et puisque je vous adressais tout à l'heure à la porte d'à côté pour la solution idéale du problème du mariage, il serait intéressant de voir comment l'Église trouvera moyen de prendre position à l'endroit du problème de l'insémination posthume par l'époux consacré. »

p. 376.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1998.

« J'ai déjà fait état d'un lapsus que j'avais recueilli fleurissant sur la bouche d'un de mes patients. [...] C'est le patient qui, au cours du racontage de son histoire ou de ses associations sur mon divan, évoquait le temps où, avec sa compagne qu'il finit par épouser par-devant monsieur le maire, il ne faisait que vivre *maritablement*. Vous avez tous déjà saisi que cela peut s'écrire sur le schéma de Freud – au-dessus, *maritalement*, ce que veut dire qu'on n'est pas marié, et en dessous un adverbe dans lequel se conjoignent parfaitement la situation des mariés et celle de non-mariés, *misérablement*. Cela fait *maritablement*. »

p. 35.

« Cette parole fondatrice se heurtera à ce que j'appellerai, puisque nous sommes en présence d'un carré, le problème non pas de la quadrature du cercle, mais de la *circulation* des métonymies, qui restent bel et bien distinctes, même dans le *conjungo* le plus idéal. *Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux*, a dit La Rochefoucauld. »

p. 133.

[Dans *L'École des femmes*] « Arnolphe a donc remarqué une petite fille *pour son air doux et posé, qui m'inspire de l'amour pour elle dès quatre ans*. Il a donc choisi sa petite bonne femme, et il a d'ores et déjà posé le *Tu es ma femme*. C'est même pour cette raison qu'il entre dans une telle agitation quand il voit que ce cher ange va lui être ravi. C'est qu'au point où il en est, dit-il, elle est déjà sa femme, il l'a déjà instaurée socialement comme telle. »

p. 137.

« Que peut vouloir dire, pour nous analystes, ce terme de conjoint ? Il prend son articulation pleine au niveau des choses où nous essayons de les situer. C'est celui avec qui il faut bien, de façon quelconque, bon gré mal gré, revenir à être tout le temps dans un certain rapport de demande. Même si, sur toute une série de choses on la boucle, ce n'est jamais sans douleur. La demande demande à être poussée jusqu'au bout. »

p. 468.

Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert, Paris, Seuil, 1991.

« Comme [Freud] l'écrit dans le rêve de l'injection d'Irma, où les allusions à sa propre femme ne sont pas évidentes, ni avouées – *elles sont toujours à rebrousse-poil*. [...] »

Ce serait un curieux dénominateur commun de Freud et Socrate, Socrate dont vous savez que lui aussi avait affaire à la maison à une ménagère pas commode. »

p. 17-18.

Le Séminaire, Livre IX, L'identification, inédit.

Leçon du 14 mars 1962

« Sommes-nous chargés de donner par exemple justification à la subsistance pratique du mariage comme institution à travers même nos transformations les plus révolutionnaires ? Je crois qu'il n'y a nul besoin de tout l'effort d'un Westermarck pour justifier à travers toutes sortes d'arguments, de nature ou de tradition, l'institution du mariage, car simplement elle se justifie de sa persistance que nous avons vue sous nos yeux, et sous la forme la plus nettement marquée de traits petit-bourgeois, à travers une société qui au départ

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



croyait pouvoir aller plus loin dans la mise en question des rapports fondamentaux, je veux dire dans la société communiste. [...]

Les nécessités du mariage s'avèrent pour nous, être un trait proprement *social* de notre conditionnement : elles laissent complètement ouvert le problème des insatisfactions qui en résultent, à savoir du conflit permanent où se trouve le sujet humain – pour cela seul qu'il est humain – avec les effets, les retentissements de cette loi du mariage. »

« Que non seulement, comme M. de La Rochefoucauld l'a dit : "Il y a des bons mariages, mais il n'y en a pas de délicieux", nous pouvons ajouter que depuis ça s'est détérioré un peu plus, puisqu'il n'y en a même pas de bons non plus, je veux dire, dans la perspective du désir. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

Leçon du 9 mai 1962

« Pourtant un nœud, quand même, c'est quelque chose qui est à la portée de tout le monde. Ce n'est pas à la portée de tout le monde de savoir ce qu'ils faisaient en faisant un nœud, mais enfin, cela a pris une valeur métaphorique : les nœuds du mariage, les nœuds de l'amour, les nœuds, sacrés ou pas, pourquoi est-ce qu'on en parle ? »

Le Séminaire, Livre x, L'angoisse, Paris, Seuil, 2004.

« Voici une femme qui me dit un jour que son mari, dont les insistances, si je puis dire, sont de fondation dans le mariage, la délaisse depuis un peu trop longtemps pour qu'elle ne le remarque pas. Vu la façon dont elle accueille toujours ce qu'elle ressent de sa part comme plus ou moins maladroit, ça la soulagerait plutôt. C'est alors qu'elle lâche une phrase que je vais tout de même extraire de son monologue [...] Elle s'exprime ainsi – *Peu importe qu'il me désire, pourvu qu'il n'en désire pas d'autres.* »

p. 219.

« À propos de la jouissance de la femme, qui mérite bien de concentrer sur elle toutes sortes de soins de la part du partenaire et sait très bien l'obtenir, l'expérience nous apprend que l'impuissance du partenaire peut fort bien être agréée, et aussi ses offenses techniques [...] . Dans les cas où cette impuissance est durable, si l'on voit à l'occasion la femme s'adjoindre après un certain temps quelque aide réputée plus efficace, il semble que ce soit plutôt par une espèce de pudeur, pour qu'il ne soit pas dit que ça lui est refusé, à quelque titre que ce soit. »

p. 222.

Le Séminaire, Livre xi, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973.

« Ce qui a motivé chez le patient la recherche de la santé, de l'équilibre, c'est justement sa visée inconsciente [...]. Quel abri, par exemple lui offre le recours à l'analyse, pour rétablir la paix de son ménage, quand quelque boiterie est survenue dans sa fonction sexuelle, ou quelque désir extra-conjugal ! Dès les premiers temps, le patient s'avère désirer, sous la forme d'une suspension provisoire de sa présence à son foyer, le contraire de ce qu'il est venu proposer comme le premier but de son analyse – non pas la restitution de son ménage, mais sa rupture. »

p. 126-127.

A

B

C

D



Le Séminaire, Livre XIII, L'objet de la psychanalyse, inédit.

Leçon du 25 mai 1966

« Qu'en est-il de cet objet ? Est-il l'objet du peintre ou de ce couple royal dont nous savons la configuration dramatique, le roi veuf qui épouse sa nièce, tout le monde s'esbaudit : *"vingt-cinq ans de différence! C'est un très bon intervalle d'âge !"* Mais peut-être pas quand l'époux a environ *quarante ans*. Il faut attendre un peu ! »

Leçon du 15 juin 1966

« Alors après cela, on fera peut-être mieux de ne pas nous parler comme d'une donnée de la maturation génitale, de l'existence du ménage parfait. [...] C'est tout de même certain qu'il faut bien dire que... il y a des choses qu'il faudrait dire quand même... Ça existe le mari oblatif par exemple. Il y en a qui sont oblatifs comme on ne peut pas imaginer. Ça se rencontre ! [...] Ça déclenche de très, très curieuses réactions et des abus qui du dehors, comme ça, du point de vue moraliste, sont tout à fait manifestes, en tous les cas une grande insistance de la part de la femme sur la chanterelle de la castration du mari. [...] Qu'une femme qui a eu ce genre de mari du type en or, taillé à la serpe, enfin, le boucher de *La belle bouchère*, rencontre seulement un *chanteur à voix* et vous m'en direz des nouvelles ! »

« La femme de Freud, dont il y a tout à parier que c'était sa seule femme, ne saurait être l'objet d'un tel soupçon. Nous en avons sous la plume de Freud, enfin, toutes les traces les plus extraordinaires. L'emploi du terme *sichsträuben* : *se hérissier*, dans l'analyse du *"rêve de l'injection d'Irma"*, est en quelque sorte *dans ce style*, cet *Umschreibung*, ce style tordu, presque le seul cas où je peux me recommander du sien, où il nous amène *ce vers quoi* il veut aller, bien sûr sans le dire, *c'est qu'en fin de compte, tout ça, une femme, sträubt-sich – c'est comme Madame Freud quoi – et que c'est tout de même bien embêtant.* »

Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme, inédit.

Leçon du 31 mai 1967

« Bien sûr, ceci nous explique comment il se fait que la forme légale la plus simple et la plus claire de l'acte sexuel, en tant qu'il est institué dans une formation régulière qui s'appelle le mariage, d'abord ne soit – à l'origine – que le privilège du maître. Pas simplement bien sûr, du maître en tant qu'opposé à l'esclave, mais – comme vous le savez si vous savez un peu d'histoire, et d'histoire romaine nommément – même opposé à la plèbe. N'a pas accès à l'institution du mariage qui veut, sinon le maître. [...]

Et si vous ouvrez Tite-Live, vous verrez qu'il est une époque, pas tellement tard dans la République, où les Dames... les dames romaines, celles qui étaient vraiment marquées du vrai connubium... ont empoisonné pendant toute une génération, avec une ampleur et une persévérance qui n'a pas été sans laisser quelques traces dans la mémoire et que Tite-Live inscrit, ont empoisonné leurs maris : ce n'était pas sans raison. Il faut croire que l'institution du mariage, quand elle fonctionne au niveau de véritables maîtres, doit emporter avec elle quelques inconvénients, qui ne sont pas probablement uniquement liés à la jouissance, puisque c'est plutôt le caractère accentué du trou mis à ce niveau, à savoir du fait que la jouissance n'a rien à faire avec le choix conjugal, que ces menus incidents résultaient. »

Leçon du 7 juin 1969

« On pourrait à ce propos tenir pour indiciel que l'institution du mariage se révèle comme d'autant plus, je ne dirais pas *"solide"*, c'est bien plus que ça : résistante, que droit est donné dans notre société, de s'articuler à toutes les aspirations – comme disent les psychologues – à toutes les aspirations vers l'acte sexuel. [...]

Le mariage s'y montre – je ne dirai pas plus résistant, il n'a pas à résister – plus institué qu'ailleurs, et que dans le champ où les aspirations s'articulent sous mille formes efficaces, dans tous les champs de l'art, du cinéma, de la parole, sans compter dans celui du grand malaise névrotique, de la civilisation, le mariage, bien sûr, reste au centre, n'ayant pas bougé d'un pouce dans son statut fondamental. »

Sommaire**Freud S.****Lacan J.****Miller J.-A.****Laurent E.****A****B****C****D**



Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, Paris, Seuil, 2006.

« Ouvrez Térence. Ce n'est pas pour rien que, dans la comédie, la jeune fille destinée au triomphe final du mariage avec l'aimable fils-à-papa est toujours une esclave. Pour que tout soit bien, et pour se foutre de nous comme c'est la fonction de la comédie, il se trouve qu'elle est esclave, mais tout de même de très bonne famille. »

p. 116.

Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1991.

« Sade, dont chacun sait que l'interdit œdipien l'avait séparé de sa femme – comme le disent depuis toujours les théoriciens de l'amour courtois, il n'y a pas d'amour dans le mariage –, n'est-ce pas à cause de sa belle-sœur qu'il aimait tant la vérité ? »

p. 76-77.

« On peut très bien faire un enfant à son mari, et que ce soit, même si on n'a pas baisé avec, l'enfant de quelqu'un d'autre, justement de celui dont on aurait voulu qu'il fût le père. »

p. 148.

« Le terme employé pour époux, *'ich*, est celui-là même qui, au second chapitre de la *Genèse*, sert à dénommer la conjointe d'Adam. »

p. 162.

« C'était vraiment un type charmant que Freud. Il était vraiment tout feu, tout flamme. Il avait aussi des faiblesses. Son rapport avec sa femme, par exemple, est quelque chose d'inimaginable. D'avoir toléré une pareille morue toute son existence, c'est quelque chose. »

p. 200.

« Il est notable que j'ai mis en garde le psychanalyste de connoter d'amour ce lieu à quoi il est fiancé par son savoir, lui. Je lui dis tout de suite : on n'épouse pas la vérité ; avec elle, pas de contrat, et d'union libre encore moins. »

p. 214.

Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Paris, Seuil, 2006.

« Il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Rien ne nous permet d'abstraire ces définitions de l'homme et de la femme de l'expérience parlante complète, jusques et y compris dans les institutions où elles s'expriment, à savoir le mariage. »

p. 31-32.

« Le *cherchez la femme*, à quoi on donne naturellement une interprétation policière, pourrait bien être quelque chose de tout autre, à savoir que, pour avoir la vérité d'un homme, on ferait bien de savoir quelle est sa femme. J'entends, son épouse à l'occasion, et pourquoi pas ? [...] Pour peser une personne, rien de tel que de peser sa femme. »

p. 35.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



« Pour qu'un homme trouve sa femme, quoi d'autre ? sinon la formule romantique – c'était fatal, c'était écrit. »

p. 75.

« J'ouvre mes *Écrits*. [...] Parce que c'est la Reine, les choses doivent prendre un autre accent. Mais d'abord, il est posé, ce qui est d'expérience, qu'un homme né est celui qui, si je puis dire, de race, ne saurait prendre ombrage d'une liaison de son épouse qu'à la mesure de sa décence, c'est-à-dire des formes respectées. La seule chose qui pourrait y faire objection est, bien sûr, l'introduction de bâtards dans la lignée, mais ça, après tout, ça peut servir au rajeunissement d'un sang. »

p. 130.

« Je livre à votre méditation que, dans les commandements dits du Décalogue, la femme est assimilée aux susdits sous la forme suivante – *Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son bœuf, ni son âne*. Cette énumération est très précisément celle des moyens de production. »

p. 138.

Le Séminaire, Livre XIX, ... ou pire, Paris, Seuil, 1975.

« Vu l'heure, je ne pourrai qu'indiquer rapidement ceci que, pour ce qu'il en est de tout ce qui se pose comme le rapport sexuel, l'instituant par une sorte de fiction qui s'appelle le mariage, la règle serait bonne que le psychanalyste se dise sur ce point – qu'ils se débrouillent comme ils pourront. »

p. 18.

Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975.

« Le droit ne méconnaît pas le lit – prenez par exemple ce bon droit coutumier dont se fonde l'usage du concubinat, ce qui veut dire coucher ensemble. Pour ma part, je vais partir de ce qui, dans le droit reste voilé, à savoir de ce qu'on y fait dans ce lit – s'étreindre. »

p. 10.

Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent, inédit.

Leçon du 13 novembre 1973

« Je ne peux pas dire que je l'ai trouvé dans CHAMFORT [...] . Je l'ai trouvé aussi dans le dictionnaire, dans un autre, cette citation de CHAMFORT, parce que je passe pas mon temps à lire CHAMFORT, mais c'est quand même pas mal, enfin, que ce soit au mot "dupe" que j'ai relevé ceci :

"Une des meilleures raisons... écrit CHAMFORT

...qu'on puisse avoir de ne se marier jamais (ah !)

...c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est pas la vôtre".

La vôtre !

Votre femme, ou votre dupe ? [Rires]

Ça, c'est quelque chose tout de même, qui paraît, enfin, éclairant, hein ?

Le mariage comme duperie réciproque.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



C'est bien en quoi je pense que le mariage c'est l'amour : les sentiments sont toujours réciproques, ai-je dit. Alors, si le mariage l'est à ce point-là... c'est pas sûr, hein !

Enfin, si je me laissais un peu aller à la glissade, je dirais que – c'est ce que veut dire CHAMFORT aussi, sans doute – une femme ne se trompe jamais. Pas dans le mariage, en tout cas. C'est en quoi la fonction de l'épouse n'a rien d'humain. »

Leçon du 8 janvier 1974

« Il n'y a pas d'initiation, je veux dire qu'il n'y a que le voile du sens, qu'il n'y a de sens que de ce qui s'opercule, si je puis dire, d'un nuage. D'un nuage : *nuptiae* ne s'articule en fin de compte que de *nubes*. C'est ce qui voile la lumière, qui est tout ce en quoi les *nuptiae*, les rites du mariage, soutiennent leur métaphore. »

Leçon du 11 juin 1974

« L'inconscient n'est pas une connaissance : c'est un savoir, et un savoir en tant que je le définis de la connexion de signifiants. Premier point. Deuxième point : c'est un savoir dysharmonique qui ne prête d'aucune façon à un mariage heureux, un mariage qui serait heureux. C'est impliqué dans la notion même de mariage, c'est ça qui est énorme, qui est fabuleux : qui est-ce qui connaît un mariage heureux ? »

Le Séminaire, Livre XXII, RSI, extraits publiés dans *Ornicar ?*, bulletin périodique du Champ freudien.

Leçon du 17 décembre 1974

« L'homme est marié avec ce phallus. Il n'a pas d'autre femme que ça ».

p. 105.

Leçon du 15 avril 1975

« Certes le couple à lui seul est toujours dénouable, à moins qu'il ne soit noué par le symbolique. Dans mon discours dit de Rome, j'ai parlé de la parole pleine, ce qui n'était pas mal, quoique cela valût ce que valent les paroles, à savoir un air de sansonnet. La parole pleine supporte ce qui fait nœud dans le *Tu es ma femme*. [...] je n'ai pas dit tout de suite *Tuer ma femme* [...] »

Ce couple qui est dénouable quelles que soient les paroles pleines qui l'ont fondé, l'analyse montre qu'il est noué malgré tout. Noué par quoi ? Par le trou, par l'interdit de l'inceste. »

p. 53-54.

Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

« Pour Joyce, il n'y a qu'une femme. Elle est toujours sur le même modèle, et il ne s'en gante qu'avec la plus vive des répugnances. Il est sensible que ce n'est que par la plus grande des dépréciations qu'il fait de Nora une femme élue. Non seulement il faut qu'elle lui aille comme un gant, mais il fait qu'elle le serre comme un gant. Elle ne sert absolument à rien. »

p. 84.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



Le Séminaire, Livre xxiv, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, extraits publiés dans *Ornicar ?*, bulletin périodique du Champ freudien.

Leçon du 15 novembre 1976

« J'ai avancé que le symptôme peut être le partenaire sexuel. »

p. 6.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

D / Autres textes

« De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité », Paris, Seuil, 1975.

« [Aimée] est mariée à un employé de la même compagnie qui a un poste à P., dans la région parisienne. Mais la malade a, depuis près de six ans, son poste à Paris, où elle vit donc seule. Elle a un fils qu'éleve son mari. Elle leur rend des visites plus ou moins périodiques. »

p. 154.

« De même [Aimée] trahissait-elle impétueusement son angoisse majeure, celle d'un divorce possible. Ce divorce, naguère souhaité par elle, nous le verrons, c'est ce que maintenant elle craignait plus que tout : prononcé contre elle, en effet, il entraînerait sa séparation d'avec son enfant. Cet enfant paraît être l'objet unique de son souci. »

p. 158.

« Écoutons [Aimée] sur la religion [...] : "Mariez-vous à l'église pour avoir le droit de compter sur une deuxième vie, pour vous faire pardonner d'avoir été maussade avec votre mari, de lui avoir fait des scènes pour un ruban, pour l'avoir fait tourner en bourrique. Ainsi vous pourrez vous repentir devant l'autel, vous abîmer en recueillement, ouvrir votre cœur au ciel et le fermer à votre époux, vous laisser aller à faire des sottises pour avoir le droit de viser à demander des grâces devant l'autel et de remettre à plus tard pour payer le tribut que vous devez en bonté, en intelligence. [...]"

Ne vous donnez pas la peine de chercher à connaître la vérité, ne parlez jamais de vos enfants, c'est-à-dire ignorez le but de votre destin, vivez indifférente, placez bien vos cuisses, évitez votre grand souci : celui de ne pas être mariée." »

p. 197.

« [Aimée] sent venu le moment où la vie lui commande un choix. Elle le fait dans une atmosphère trouble. [...] « Si je ne le prends, dit-elle de son fiancé, une autre le prendra. »

A

B

C

D



La sagesse de la famille lui oppose en effet, non sans intuition psychologique, son peu d'aptitude à l'état conjugal. [...]

Cependant notre sujet, non sans courage, porte son choix sur un de ses collègues, qui lui offre comme époux les meilleures garanties d'équilibre moral et de sécurité pratique ».

p. 228.

« [Aimée] se trouve en face des devoirs de la vie à deux. Elle semble d'abord s'y être appliquée très honnêtement. C'est sur le terrain des goûts que la mésentente s'introduit d'abord dans le ménage. Elle reproche à son mari de ne prendre aucun intérêt à ceux qui sont les siens. »

p. 229.

« Aussi bien la frigidité sexuelle d'Aimée prive le conflit de tout élément frénateur. Dès cette époque, on prête à Aimée d'avoir exprimé des griefs de jalousie ; mais son mari n'en use pas moins qu'elle. Les deux époux tirent la matière de ces reproches des aveux réciproques qu'ils se sont faits sur leur passé. Il semble qu'alors, chez Aimée, ils ne soient rien d'autre que ce qu'ils sont restés chez son mari, des armes où s'exprime la mésentente qui s'avère. Ce n'est encore que ce type de jalousie, qualifiée par Freud, de *jalousie de projection*. »

p. 229.

« Il ressort du concours de tous nos renseignements que l'intrusion de la sœur d'Aimée fut suivie de sa mainmise sur la direction pratique du ménage. On conçoit que, si bienfaitante qu'ait pu être cette action dans ses résultats matériels, les efforts d'adaptation psychique de notre malade en aient été rendus d'autant plus difficiles, que plus rien pratiquement n'imposait leur nécessité. Les liens affectifs avec son mari devinrent de plus en plus insaisissables et problématiques.

"Je me rendais compte que je ne lui étais plus rien. Je pensais souvent qu'il serait plus heureux si je lui rendais sa liberté et qu'il pût faire sa vie avec une autre." »

p. 231.

« Aimée voulait forcer son témoignage et parlait de tuer son mari si elle n'en obtenait pas le divorce, [la sœur de celle-ci] a pu sentir, à la violence du ton de la malade, où allaient réellement ses menaces meurtrières ».

p. 234.

« Enfin, [les tentatives d'Aimée], condamnées, pour résoudre le conflit par un divorce qui lui rendrait son fils, semblent correspondre à un sursaut suprême de la malade devant l'échéance *impulsive* du délire, devant le butoir inéluctable qui l'attend sur la voie de dérivation affective où son psychisme s'est engagé. »

p. 236.

« Les maîtresses qu'Aimée impute successivement à son mari, ce sont, à mesure des progrès de son délire, celles-là mêmes que son amour inconscient désigne à sa haine délirante. »

p. 264.

« Les échecs portent moins sur l'efficacité du rendement social et professionnel, souvent satisfaisants, que sur la réalisation des relations de la personnalité qui se rapportent à la sphère sexuelle, soit des liens amoureux, matrimoniaux, familiaux. [...] Échecs matrimoniaux, fuite devant le mariage et, quand il est réalisé, mésentente et échecs conjugaux ».

p. 269.

« Pour les raisons générales que nous avons indiquées (insuffisances foncières de l'affectivité ; occasions de refoulements et de conflits), le mariage est à déconseiller à ces sujets. »

p. 277.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



« Séance de clôture. Journées des cartels de l'École freudienne de Paris », *Lettre de l'École freudienne*, n°18, 1976.

« C'est quand même curieux qu'on n'en ait pas tiré un peu la morale, du petit Hans de Freud. L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. »

« Mais s'il y a tout de même quelque chose qui est fait dans les *Cinq Psychanalyses* pour nous montrer le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons ça comme ça aussi, c'est tout de même clair, il est certain que c'est tout à fait concevable que pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé ; je dis "affligé", c'est parce que j'ai parlé de mariage que je parle de ça ; tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi. »

p. 263-270.

« Place, origine et fin de mon enseignement », *Mon enseignement*, Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, octobre 2005.

« Tout de même, on peut se demander si l'idéal d'une fin de cure psychanalytique, c'est qu'un monsieur gagne un peu plus d'argent qu'avant, et que, dans l'ordre de sa vie sexuelle, il s'adjoigne à l'aide modérée qu'il demande à sa compagne conjugale celle de sa secrétaire. »

p. 30-31.

« Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose », *Le mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, novembre 2007.

[À propos de *l'homme aux rats*] « Ce père s'est trouvé dans la position de faire ce qu'on appelle un mariage avantageux – sa femme appartient à un milieu beaucoup plus élevé dans la hiérarchie bourgeoise, et lui a apporté à la fois les moyens de vivre et la situation même dont il bénéficie au moment où ils vont avoir leur enfant. »

p. 21-22.

« Le conflit *femme riche / femme pauvre* s'est reproduit très exactement dans la vie du sujet au moment où le père le poussait à épouser une femme riche, et c'est alors que s'est déclenchée la névrose proprement dite. »

p. 23.

« Ce qui est très frappant dans la psychologie du névrosé [...] c'est l'aura d'annulation qui entoure le plus familièrement le partenaire sexuel qui a pour lui le plus de réalité, qui lui est le plus proche, avec lequel il a en général les liens les plus légitimes, qu'il s'agisse d'une liaison ou d'un mariage. »

p. 33.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D



« **Du symbole et de sa fonction religieuse** », *Le mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, novembre 2007.

« La parole donnée, c'est par exemple cette chose absolument insensée qui est constituée par cet acte délirant qui consiste à dire à une femme, cet être curieusement flottant à la surface de la création, «Tu es ma femme». »

p. 66.

« **Conférence à Genève sur le symptôme** », *La Cause du désir*, n°95, avril 2017.

« Je n'ai pas dit que la femme est un objet pour l'homme. Bien au contraire, j'ai dit que c'était quelque chose avec quoi il ne sait jamais se débrouiller. En d'autres termes, il ne manque jamais de s'embrouiller les pattes en abordant une quelconque – soit parce qu'il s'est trompé, soit parce que c'est justement celle-là qu'il lui fallait. Mais il ne s'en aperçoit jamais qu'après coup. »

p. 15.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent E.

A

B

C

D

3.

Jacques-Alain Miller

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B

A / L'orientation lacanienne **57**

B / Textes **71**





Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A / L'orientation lacanienne

Textes établis à partir de retranscriptions non relues par l'auteur, et de cours édités dans des revues du Champ freudien.

A

B

Clinique lacanienne 1981-1982

Cours du 9 décembre 1981

« Il faut dire que ça va loin, cet accord symbolique, puisque l'exemple qu'en donne Lacan, c'est le *Tu es ma femme*, ou le *Tu es mon maître*, par quoi le sujet peut s'assumer, si l'autre l'accepte pour tel, comme l'époux ou comme l'élève.

Par le fait de décerner à l'autre cette qualité, il trouve en retour son identité d'époux ou d'élève. [...] Elle a l'air d'impliquer que quelque chose comme la différence des sexes pourrait au fond se trouver pacifiée par le symbolique. C'est bien, après tout, l'objectif de la cérémonie du mariage, que celui de prescrire dans un discours un accord symbolique entre les sexes, une harmonie produite par le symbolique. Il est évident que l'accent porté sur cette formule du *Tu es ma femme* n'est pas du tout congruent avec ce que Lacan mettra ensuite au premier plan, à savoir l'absence de rapport sexuel dans le symbolique. Il n'y a aucun rapport sexuel qu'un *Tu es ma femme* puisse surmonter. [...] Le *Tu es ma femme* est une sorte de formule symbolique du rapport sexuel. C'est tout à fait différent que de situer ça comme le bouche-trou de l'absence de rapport sexuel. »



Cours du 24 mars 1982

« Tout *parlêtre* – il fallait oser le dire – est toujours de traviole dans son rapport à la sexualité. Évidemment, on croit le contraire, et la psychanalyse elle-même a fait croire le contraire, en faisant croire par exemple au caractère génital, tout à fait comme le mari de la belle bouchère, celui qui la comble, qui la comble vainement, bien entendu. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

Du Symptôme au fantasme et retour 1982-1983

Cours du 18 mai 1983

« Lacan prône qu'on vérifie [cette disparité] régulièrement dans l'analyse de l'obsessionnel par la négligence régulièrement portée – que ce soit son épouse ou sa maîtresse – à la personne qui l'accompagne régulièrement, et qui implique séparément le halo d'une autre femme qui se trouve, elle, idéalisée et objet d'un amour d'un tout autre type que le premier, d'un amour passion. »

A

B

Des réponses du réel 1983-1984

Cours du 29 février 1984

« Ce n'est pas par le détour de la psychanalyse que Lacan, dès son départ, dans sa table d'orientation pré-psychanalytique, isole la fonction paternelle comme exemple même d'une fonction qui n'est pas déductible de la nature. Dès avant Lévi-Strauss, il est fait allusion à la complexité des formes de la parenté : "Les modes d'organisation de l'autorité familiale, les lois de la transmission, les concepts de la descendance et de la parenté qui leur sont joints, les lois de l'héritage et de la succession qui s'y combinent, enfin les rapports intimes avec les lois du mariage [...] leur interprétation devrait s'éclairer des données comparées de l'ethnographie, de l'histoire, du droit, et de la statistique sociale." Et tout cela établit, dit-il, que "la famille est une institution". »



Extimité

1985-1986

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

Cours du 4 décembre 1985

« Je n'hésite donc pas à vous lire cette anecdote que Lacan confie à ses auditeurs. Vous trouverez ça au chapitre IV du *Transfert*. Il introduit ça comme un commentaire du discours de Pausanias dans *Le Banquet*. [...]

C'était un riche calviniste [...] Et toutes ses actions étaient dirigées dans le sens d'acquérir pour l'au-delà un coffre-fort bien meublé. [...]

Un jour, il renversa quelqu'un sur la voie publique, avec le pare-chocs de sa grosse voiture, et bien qu'il conduisit toujours avec une parfaite prudence. La personne bousculée s'ébroua. Elle était jolie, elle était fille de concierge, ce qui n'est pas du tout exclu quand on est jolie. Elle reçut avec froideur ses excuses, avec plus de froideur ses propositions d'indemnité, avec plus de froideur encore ses propositions d'aller dîner ensemble. Bref, à mesure que s'élevait plus haut pour lui la difficulté de l'accès à cet objet miraculeusement rencontré, la notion en croissait dans son esprit. Il se disait qu'il s'agissait là d'une véritable valeur. Tout cela le conduisit au mariage. »

Cours du 11 décembre 1985

« [Socrate]... ne prétend même pas à l'amour d'Alcibiade. Ce qui l'en protège, ce qui l'arrime et le fait tenir tranquille, c'est son mariage avec quelqu'un qui l'accompagne. Pas dans les rues, mais enfin, il sait que quand il rentre, c'est là. Vous verrez d'ailleurs, dans *Le transfert*, la notation que Lacan fait à ce propos sur la femme de Freud et la femme de Socrate. »

Cours du 18 décembre 1985

[À propos d'une patiente hystérique] « ... D'elle-même, avant de se marier, elle s'était rendue chez un notaire et avait signé un document où il était dit que le mariage durerait ce que son mari désirerait, et où il était dit aussi qu'elle ne croyait pas dans les engagements éternels. Elle a donc signé, avant de se marier, qu'elle renoncerait à tout lien avec son mari dès lors qu'il ne la désirerait plus – ce document restant conservé chez le notaire.

Ce trait d'apparence saugrenue se met en valeur par rapport à une figure de la garantie signifiante. Elle a mis en sûreté, dans l'Autre du signifiant le fait qu'elle joue au jeu du désir, et cela dans un mouvement tout à fait paradoxal. En effet, c'est, d'un côté, avoir recours à cette garantie signifiante, mais pour spécifier, d'un autre côté, qu'elle va vivre sans garantie, sans autre garantie que de continuer à être la proie de son désir. Il y a là comme une sorte de pari : elle continuera, elle, à détenir cette valeur érotique en se soustrayant à toutes les garanties de la loi devant la loi. Cela pour subsister seulement à l'aide de ce compagnon phallique, dont elle fait là le pari d'une façon admirable. Elle fait le pari auprès de l'Autre, et il y a par là-même une sorte de défi à l'Autre du signifiant : elle peut se passer de la garantie légale du mariage, conservant seulement cette valeur suprême. »

A

B



Ce qui fait insigne

1986-1987

Cours du 13 mai 1987

« À partir du moment où l'on part de la jouissance comme *Se jouit*, Lacan peut dire que la parole d'amour est complètement paradoxale, qu'on n'y comprend absolument rien et que c'est la chose la plus étonnante du monde. [...] Quand on part, au contraire, du réseau de la communication, l'amour, voire le mariage, est alors la chose la plus naturelle du monde. À partir du moment où l'adresse à l'Autre est considérée comme fondamentale dans le langage, l'amour va de pair. »

Cours du 27 mai 1987

« Le *Tu es ma femme* instituerait un rapport signifiant entre le sujet et l'Autre, et même un rapport où ils sont supposés ne faire qu'un. Dans un certain nombre de registres, socialement, ça fonctionne ainsi – fiscalement par exemple. Dans cet ordre des choses, tous les aménagements sont possibles. »

Les divins détails

1988-1989

Cours du 1er mars 1989

« Cette moitié d'année qui me reste, et qui m'a déjà fait vous présenter en vitesse l'apologue d'Achille et la tortue, me fera aussi vous parler du mariage qui est également une affaire de moitié. C'est bien la question que se pose Freud. Comment chacun choisit-il sa chacune, et réciproquement ? C'est d'ailleurs un titre que j'ai proposé à un collègue pour un cas clinique : "Pourquoi se marie-t-on ?" Et pourquoi, comme résultat, la langue dit-elle qu'on est marié ? C'est là tout ce qui anime le tiers livre de Rabelais où Panurge est occupé par le problème de se marier ou pas, et qui a inspiré à Molière nombre de ses comédies. Évidemment, pour cela, il faut d'abord renoncer à jouir tout seul, à jouir tout seul de son propre corps. »

Cours du 8 mars 1989

« Madeleine était pour Gide le truchement par lequel il pouvait écrire sa correspondance. C'est de cette correspondance qu'il aurait pu dire qu'elle était comme la chair de sa chair et les os de ses os, puisqu'il l'appelait son enfant. C'est bien pourquoi Lacan compare Madeleine Gide brûlant la correspondance de son mari – qui, une fois de trop, l'avait encore laissée pour courir après ce qui était pour lui sa tortue – à Médée, à Médée qui découpe, qui détaille ses enfants. »

Cours du 15 mars 1989

« On saisit à cette occasion le poids de la problématique du cocuage dans l'interminable interrogation de Panurge sur le mariage. Ce qui fait quand même pour lui interrogation, c'est que le mariage semble

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B

promettre le cocuage. Il hésite à passer de l'état de cocufiant à celui de cocufié, comme si la consécration du droit sur une femme assurerait précisément que sa jouissance à elle soit volée par un autre. Autrement dit, ce que Freud expose dans cette condition du choix, c'est bien l'antinomie du droit et de la jouissance : entre le droit et la jouissance, il y a mal donne. Le type particulier qu'il nous décrit, c'est celui qui pose qu'il ne peut être le jouisseur qu'à la condition de ne pas y avoir droit, c'est-à-dire d'être en infraction à la loi. S'agissant de cette condition, il serait juste de dire qu'entre l'homme et la femme il y a l'Autre, et qu'à cet homme il faut que l'Autre lui indique le chemin du désir. Il faut que l'Autre indique à l'homme le chemin du désir. Freud, lui, emploie le terme de l'autre lésé, l'homme trompé pourrait-on dire, c'est-à-dire au moins celui qui ouvre la question : Est-ce qu'il sait ou est-ce qu'il ne sait pas ? On peut déjà, par-là, s'apercevoir que ça se joue par rapport au sujet supposé savoir. C'est d'ailleurs bien ainsi que ça se présente dans la littérature si passionnante du cocuage. Pour résumer la femme qui là émerge, et à oser l'écrire avec un grand F, on peut lui mettre l'indice grand A. D'ailleurs, vous savez qu'il faut à la limite l'imaginer dans les bras de Dieu – ce que Dante n'hésite pas à faire pour sa Béatrice. »

Cours du 22 mars 1989

«... Dire que ce père est inoubliable, c'est dire qu'une femme sera pour toujours la femme de l'Autre, c'est-à-dire celle qui appartient au père. Nous pouvons reconnaître ici, dans cette version freudienne qui est en effet clairement pathologique, comme l'exigence que cet Autre soit incarné aux côtés de la femme, qu'il soit incarné à ses côtés comme son mari. La condition selon laquelle il faut l'Autre, généralise évidemment la condition du tiers lésé. »

« Cet Un peut être aussi bien l'Un divin, auquel on a coutume, il faut bien le dire, de consacrer les femmes, les vestales, les religieuses. Il y a quelque chose qui pousse, qui indique que marier les femmes à l'Un a un sens. Ça comporte d'une façon générale qu'elles soient des vierges. »

« Quand Freud parle de haute évaluation psychique, on peut poser la question de savoir si c'est une haute évaluation psychique quant à l'amour. C'est d'ailleurs sur quoi il sera intarissable : le respect qu'éprouve le mari pour son épouse, et qui, par là-même, le limite dans sa jouissance. Une haute évaluation psychique quant à l'amour ou quant à la jouissance ? »

Cours du 29 mars 1989

« Le seul espoir qui dans Freud se dessine – et il faut croire que c'est une vérité à laquelle il tenait, puisqu'il la formule en 1917 dans ce texte, et qu'il y revient exactement dans les mêmes termes en 1931 – la seule chose, donc, qui pourrait donner de l'espoir, ce sont les seconds mariages. La Rochefoucauld dit qu'“il y a de bons mariages mais point de délicieux”, et la thèse de Freud est qu'il n'y a pas de bons mariages, quoique le second soit le meilleur. On pourrait ramener Freud à être – ce qu'il ne prétend nullement – notre instituteur dans la vie amoureuse et délivrant ce conseil : Mesdames, mariez-vous une seconde fois ! Messieurs, épousez les veuves et les divorcées ! »

« Nous pouvons faire un petit retour sur la condition du tiers qui est celle par laquelle Freud commence. Cette condition voulant que la femme soit la femme d'un autre, n'est-ce pas une façon d'aborder la femme comme Autre, en la faisant Autre par le phallus comme symbole, c'est-à-dire en instituant l'Autre qui aurait droit sur elle. C'est une façon de maintenir l'altérité foncière de la femme, tout en la régularisant par le fait de lui donner la signification d'être la femme d'un autre. Cette signification tempère l'altérité en la dégradant en simple légitimité du bien. L'écrasement de l'altérité est d'ailleurs ce qui menace le mariage moderne contemporain, celui où on fait vraiment comme s'il n'y avait que des semblables dans cette dimension. »

« C'est comme si on assistait à un dédoublement de l'interdit et du permis. Au moment où devrait s'ouvrir la dimension de la sexualité légitime, une zone resterait tout de même marquée d'un *moins-un*.

Cela veut dire : *le premier, il ne peut pas être pour toi*. Ici, le *pas-tout* de la femme prend la valeur d'une incomplétude.

Ce *pas-tout*, c'est un *moins le premier*. Et vous savez que ce *moins le premier*, Freud l'étend à l'occasion au premier mariage. Il faut que j'en rassure certains. Si Freud fait porter sa malédiction sur le premier mariage, c'est qu'il y est conduit par ce qui reste de l'influence du complexe de castration. »



Le banquet des analystes

1989-1990

Cours du 8 novembre 1989

« Spudus demande alors quelle scène de comédie doit être représentée. La réponse d'Apicius fuse : "Une femme en conflit avec son mari sur la question de savoir qui doit commander". Érasme avait déjà tout à fait l'idée que le dialogue entre les sexes est impossible et que c'est en définitive plutôt comique. C'est déjà la preuve qu'il avait à sa façon acquis ce qui est supposé être une des leçons d'une psychanalyse. »

Cours du 6 décembre 1989

« La princesse ne rêvait pas, mais si elle avait rêvé, elle aurait fait des cauchemars. L'histoire ne le dit pas. Tout ce que l'histoire dit, c'est que le roi l'épouse. Il l'épouse parce qu'il vérifie, à l'épreuve du petit pois, que c'est bien une vraie princesse. Il a une méthode pour reconnaître les princesses, les vraies, et c'est le test du petit pois. Il arrive à reconnaître les princesses, alors que nous n'arrivons pas à reconnaître les analystes. Je souhaite d'ailleurs à ce roi bien du plaisir, parce qu'il ne va pas la satisfaire comme ça, cette princesse. Le petit pois va continuer de rouler dans le ménage, si je puis dire. Ça fait comprendre le sens profond de la sentence de la Rochefoucauld sur les mariages. Il avait un sens tout à fait précis du petit pois. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B

La question de Madrid

1990-1991

Cours du 17 avril 1991

« C'est ainsi que Lacan le dépeint dans *Télévision...* Il pare Montherlant du titre de son célèbre roman, *Les Célibataires*, en qualifiant sa position éthique de "morale de célibataire". » [...]

« Cette éthique des non dupes, elle est le plus souvent une éthique de célibataires. C'est l'éthique de ceux qui se règlent, d'ores et déjà, sur la vanité de tout. »

Cours du 12 juin 1991

« Faisant la théorie de l'Œdipe, [Lacan] reproche d'emblée à Freud un préjugé. Le préjugé, c'est que la famille conjugale que nous connaissons, soit la forme spécifique de la famille humaine. Il utilise donc d'emblée la sociologie, voire l'histoire, pour relativiser l'Œdipe freudien. C'est une démarche qui a l'air des Lumières, de l'*Aufklärung*. C'est avoir recours à des exemples qui montrent que la famille c'est beaucoup plus que l'Œdipe, qu'il y a une forme moderne de la famille, la famille paternaliste conjugale, et que c'est un abus de Freud de projeter cette famille conjugale dans l'histoire comme une famille primitive. »



De la nature des semblants

1991-1992

Cours du 15 janvier 1992

« Lacan peut écrire, dans sa *Télévision*, que le réel ne peut que mentir au partenaire. Enfin, si on s'attache au détail de son énoncé, ce n'est pas exactement ça. Il dit : "*Le réel, à ne pouvoir que mentir au partenaire, s'inscrit de névrose, de perversion, de psychose.*" [...] je prends ça dans sa forme la plus normale dans la langue et, par là, la plus coupante dans le sens : le réel ne peut que mentir au partenaire. »

Cours du 29 janvier 1992

« La question de Lacan qui termine ses «Notes pour un congrès sur la sexualité féminine», page 736 des *Écrits*, apparaît un peu dépassée : "*Pourquoi l'instance sociale de la femme reste-t-elle transcendante à l'ordre du contrat que propage le travail ?*" Ça, ça a cédé, tout de même. Et il ajoute : "*Et notamment, est-ce par son effet que se maintient le statut du mariage dans le déclin du paternalisme ?*" Certes, on ne sait pas si le déclin actuel du mariage va durer, mais c'est en tout cas notable dans la société française par tous les indices chiffrés que nous avons. Il y a quelque chose, là, qui progresse, et dont il faudrait savoir si c'est un mouvement de longue durée comme il peut sembler. Mais les mutations sociologiques sont au moins solidaires de l'intervention analytique sur l'inconscient. »

Cours du 12 février 1992

« À l'occasion, il ne manque pas de témoignages d'hommes qui résistent à ce don de l'enfant, parce qu'ils ont l'ambition chevillée au corps d'être eux-mêmes l'enfant de leur épouse. »

Cours du 19 février 1992

« Maintenant, elle a un mari. Elle ne cache pas ce mari à sa mère, mais c'est à ce mari qu'elle cache d'autres hommes, d'autres hommes qu'elle séduit d'une manière qui lui apparaît à elle-même comme compulsive. Ce mari est l'héritier de sa mère au moins par ceci qu'elle a besoin, à l'égard de lui, d'avoir toujours un secret. C'est ainsi qu'elle s'applique à conserver chez elle, dans la demeure conjugale, les photos de ses amants, des photos qui, à aucun prix, ne doivent être découvertes. Elle conserve donc ces semblances, et c'est là qu'elle s'aperçoit qu'elle les cache mal. Elle cache ses mâles très mal, ce qui veut dire qu'elle sait que ça risque d'être découvert. Comme elle n'est point sottre, elle ne les enferme pas sous clef, elle les laisse à portée de la main de son mari, et c'est ainsi qu'elle jouit, qu'elle jouit toujours d'en avoir un, au moins un, d'en avoir un sans que ça se sache, et aussi d'en avoir un et que ça pourrait se savoir. C'est toujours sur le point, sur le bord de se savoir.

Quand elle n'a pas d'amant, elle déprime, et du coup elle se refuse à son mari. C'est pourquoi, puisqu'elle lui veut du bien, elle chasse. Elle chasse et quand elle en ferre un, elle est gaie comme un pinson, et son mari est heureux. Là, apparaît la fonction de l'homme caché, l'homme caché qui fait son secret. Sans doute s'agit-il toujours, à travers le mari, de tromper l'Autre maternel, c'est-à-dire de tromper l'Autre, l'Autre qui croit l'avoir, alors que c'est elle qui l'a sans qu'on le sache. Mais c'est aussi bien démontrer que l'Autre ne l'a pas toute, qu'il y a au moins une part d'elle qui est secrète, une part qui n'est pas pour l'Autre mais pour l'Autre de l'Autre. Par là, dans ce secret, c'est elle-même qu'elle soustrait à l'Autre. C'est par là qu'elle est, elle-même, cet homme caché que l'on pourrait encore un peu plus dévoiler. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



Cours du 17 juin 1992

« L'acte symbolique du mariage qui consacre le *je suis ta femme*, mais déjà la problématique de l'assomption met en question, ouvre à la discussion qu'il y ait un acte symbolique du coït – acte symbolique du coït qui, par exemple, permettrait à un sujet de dire *donc je suis une femme*, et de le dire en toute certitude. Sans doute, il n'y a pas que l'acte symbolique du mariage. Le coït, au moins le premier, est volontiers entouré d'une pratique rituelle. [...] la démonstration de la virginité de l'épousée et la monstration du linge taché de sang : *elle était vierge !!* Ça se démontre au passé. » [...]

« C'est peut-être même dans la mesure de ce défaut de fondement que la pratique du mariage s'est très largement imposée sous des variantes diverses dans l'humanité et son histoire. On a d'ailleurs toujours un intérêt spécial qui s'attache à savoir ce qu'il y a sous un mariage, c'est-à-dire qui s'attache à toute la dimension que le symbolique n'arrive nullement à réduire. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

Donc. La logique de la cure

1993-1994

Cours du 6 avril 1994

« Il peut se trouver que, pour un homme, l'épouse qui lui donne des enfants et sa mère à lui, se confondent. Ça ne les empêche pas dans la vie, l'épouse et la mère, de rivaliser sérieusement. Mais, *dans* l'inconscient, il peut se faire que la mère de ses enfants se confonde avec sa mère, et que ça le mette donc dans une certaine difficulté quant à la relation sexuelle. C'est ainsi qu'on constate de quelle façon l'ombre de la mère peut tomber sur la femme. Le résultat est variable. Ce peut être de réduire l'homme à l'impuissance, ou de le réduire, le pauvre, à l'adultère, ou de réduire bien des mariages à être des incestes. Je ne sais pas la solution qui vous paraît, à vous, à chacun, la plus probante.

Il ne faut pas croire que, du coup, cela prescrit à une femme de se refuser à se glisser dans l'ombre de la mère – "Non ! Je ne serai pas mère !" Mais alors, c'est l'ombre du père – l'ombre du père qui, à l'occasion, tombe sur l'homme auquel celle-ci consacre sa féminité. Inceste encore ! Ça n'a rien de surprenant si ce que dit Lacan est vrai, à savoir qu'il n'y a pas de rapport sexuel – ce qui veut dire, entre autres mais ici en particulier, que l'inceste contamine la relation entre les sexes. Il existe bien sûr des femmes femmes – des femmes qui refusent d'être Madame Mère. Mais, regardez de plus près ! – le convive de pierre n'est jamais loin. Et le commandeur – le commandeur qui apparaît par exemple à la fin du *Don Juan* de Mozart – est l'époux clandestin de l'Autre femme, l'époux de celle qui se veut l'Autre femme. »

La fuite du sens

1995-1996

A

B



Cours du 22 mai 1996

« Aux États-Unis, on discute à l'heure actuelle du mariage des homosexuels. C'est un sujet de société très brûlant là-bas, avec des pour, avec des contre, avec des élections présidentielles qui obligent à différer les mesures qui sont réclamées. Croyez-moi, il y a toute chance, dans un temps rapproché, que la question vienne avec un peu de retard dans notre pays. Pour l'instant, le débat est surtout ici celui de permettre à des couples homosexuels de bénéficier des réductions de la SNCF, mais on va quand même faire quelques pas en avant. À moi, on ne m'a pas posé la question du mariage des homosexuels, mais on m'a demandé si j'étais favorable qu'en couple ils bénéficient des avantages sociaux des concubins. Il ne m'a pas apparu saugrenu de répondre *oui* à cette question. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique

1996-1997

Cours du 18 décembre 1996

[Conversation sur le mariage entre Jacques-Alain Miller et Éric Laurent : se reporter à l'article « Après la répétition » d'Éric Laurent]

Cours du 15 janvier 1997

« Il y avait déjà dans le *speech act* une dimension sociale. Pour que le *oui* que je prononce ait la valeur de me marier avec une personne, il faut qu'un certain nombre de conditions sociales soient réalisées autour de ce *oui*. Ce *oui* me marie, ce *oui* fait de moi une femme mariée ou un homme marié, légalement, à condition qu'il y ait un contexte social précis qui entoure cet énoncé... »

« *La théorie du partenaire* », *Quarto*, n°77, juillet 2002

« Comme je l'ai déjà mentionné, le conjoint n'est pas toujours la personne à qui vous unissent les liens du mariage, ni non plus la personne avec qui vous partagez le lit, le concubin. »

p. 10.

Cours du 21 mai 1997

« Il y a différents types de symptômes, c'est le supermarché ou l'hypermarché, vous avez les symptômes de grande consommation, pour remplacer l'absence de rapport sexuel, il y a, donc je disais, l'union intersexuelle, monogamique, à l'essai, celle qui est consacrée par l'Église, celle qui est purement laïque, il y a le collage, le concubinage, il y a un certain nombre de symptômes qui vous sont proposés à la place de formules, qui vous sont proposés à la place du rapport sexuel, pour l'ordonner, pour essayer d'ordonner la relation. »

« *La théorie du partenaire* », *Quarto*, n°77, juillet 2002

« La vérité de la castration est qu'il faut en passer par l'Autre pour jouir et céder de la jouissance à l'Autre. »

A

B



C'est là que l'Autre vous indique les façons de faire couple. Le mariage monogamique, par exemple. Mais demain il vous indiquera peut-être qu'on peut étendre le concept du mariage jusqu'au mariage homosexuel, ce qui ne fera que révéler le mariage dans son semblant, comme un montage de semblants. »

p. 20.

Cours du 28 mai 1997

« *La théorie du partenaire* », *Quarto*, n°77, juillet 2002

« Lacan rappelle la position de la bourgeoise, dans le couple, une désignation familière, populaire, ouvrière de l'épouse ».

p. 23.

« Si l'on considère le mariage comme un contrat légal qui lie des volontés, j'aborderai le couple comme, si je puis dire, un contrat illégal de symptômes.

Sur quoi l'un et l'autre s'accordent-ils, au sens même harmonique ? L'expérience analytique montre que c'est le symptôme de l'un qui entre en consonance avec le symptôme de l'autre. L'expression "le partenaire-symptôme" n'était pas d'usage jusqu'à présent. Il convient donc de la fonder. »

p. 24.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B

Le partenaire symptôme

1997-1998

Cours du 3 juin 1998

« J'aurais aimé vous commenter ce texte, un jour, c'est un des grands textes misogynes de Baudelaire. C'est le discours de l'amant à la maîtresse. [...] Ça s'appelle "la Femme sauvage et la petite maîtresse", c'est le onzième texte du *Spleen de Paris*. [...]

Ça continue par une description absolument épouvantable de ce qu'est le mariage. Je ne connais dans aucune littérature une description du mariage équivalente à celle qui s'introduit ensuite. Et donc je ne vous la lirai pas, il n'y a pas le temps, et puis, c'est un des textes les plus féroces qu'on a pu écrire ».

Cours du 17 juin 1998

« Figaro, il peut se marier. Il y a le *Mariage de Figaro*. Alors que, justement, *Ruy Blas*, c'est l'histoire du mariage impossible de Ruy Blas. Et, entre les deux, il y a eu la Restauration, c'est-à-dire, comme j'ai dit, ce qui a croulé et qu'il a fallu réparer. »



Le réel dans l'expérience analytique

1998-1999

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

Cours du 18 novembre 1998

« L'étiquette est un discours qui dit à chacun ce qu'il a à faire, dans le cadre, spécialement, d'un cérémonial. À vrai dire, il est bien difficile de dire où s'arrête, dans l'espèce humaine, dans l'action humaine, dans la société humaine, la cérémonie. [...]

Ce qui qualifie une cérémonie, c'est qu'elle se moque de ce qui peut être de l'ordre du réel. »

Cours du 20 Janvier 1999

« Les deux cas que Freud amène à l'appui, ce sont ceux de la concubine qui va devenir épouse légitime, qui va donc, là, s'inscrire dans le signifiant social et qui, alors, décompense ».

Cours du 7 avril 1999

« L'individualisme moderne, en effet, rend problématique tout ce qui est rapport et communauté, jusqu'au lien conjuga [...] Les uns disent PACS !, les autres disent non-PACS ! Une autre version qui ne permettrait pas d'être confondue avec le mariage, etc., tout le monde aperçoit du même coup que le mariage c'est une espèce de PACS, c'est-à-dire que ça s'inscrit exactement, dans cette intersection vide où l'invention est possible. »

A

B

Les Us du laps

1999-2000

Cours du 2 février 2000

« Une fois que vous avez dit : — Voulez-vous pour époux monsieur ? — "Oui". — Alors je vous déclare unis par les liens du mariage, — "Minute papillon ! J'ai changé d'avis". Alors là, il faut entrer dans toute une histoire fort longue, là vous n'avez pas la possibilité de changer d'avis dans la minute, — Mais je me suis aperçu juste, — Ah ! non monsieur, non madame. Donc, tandis que dans l'expérience analytique vous dites quelque chose de terrible, et ouh ! non... tout compte fait... Donc vous êtes déjà le sujet qui peut dire le contraire dans la seconde. Vous ne réveillez pas votre analyste pour autant et ça donne une extraordinaire liberté par rapport aux identifications, rien que ça. »



Le lieu et le lien

2000-2001

Cours du 7 février 2001

« Dans les histoires comiques de cet acte de parole majeur qu'est le mariage que rapporte Freud dans son livre du Witz, les marieurs conseillent hautement aux fiancés de fermer les yeux sur la prochaine avec laquelle il s'engage, du genre "ne la regardez pas". »

Cours du 21 mars 2001

« C'est quoi ces structures élémentaires ? Ça décrit précisément un ordre symbolique. Il étudie ce qu'on appelait le mariage préférentiel, c'est-à-dire les règles du mariage permettant de déterminer le conjoint pour forger, sinon le rapport sexuel, forger le lien social du mariage, et qui règle, qui détermine dans une société donnée les conjoints possibles et les conjoints prohibés. Donc, un principe de sélection, un principe de choix. En étudiant le système du mariage [Lévi-Strauss] s'aperçoit qu'il est corrélé au système de la nomenclature sociale, au système des privilèges et des interdits, et que tout ça forme un système général, où, comme il s'exprime page 592 des *Structures élémentaires* – j'ai l'édition ancienne, des années 50 – "un système d'échanges est toujours à l'origine des règles du mariage". »

Cours du 28 mars 2001

« Il n'y a pas de symptôme dans les structures élémentaires parce que chacun sait ce qu'il a à faire et que le mariage préférentiel est justement là pour dire où chacun doit trouver sa chacune. C'est les structures complexes qui donnent lieu à symptôme. Elles donnent lieu à symptôme dans la mesure où, étant complexes, elles sont un peu désaccordées, si je puis dire. C'est ce que Lacan expliquait en disant : "Les structures complexes de la civilisation présentent des discordances symboliques qui produisent des effets de rupture". »

Illuminations profanes

2005-2006

Cours du 7 juin 2006

« En fait je crois que la grande question qui les occupe est de savoir si la psychanalyse pourrait leur fournir de bonnes raisons pour venir en renfort dans leur refus du mariage homosexuel. Et ils attendraient peut-être de moi le service de leur fournir en argument que pour la psychanalyse, le masculin et le féminin, c'est indépassable et que conformément à la nature des choses comme à celle du symbolique, du réel et de l'imaginaire – *amen* – il faut que ça se passe comme ça s'est toujours passé. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



Le tout dernier Lacan

2006-2007

Cours du 17 janvier 2007

« [Lacan] invente une géométrie du rapport sexuel, toute différente de l'espace concentrique de l'imaginaire. Il invente que la géométrie du rapport sexuel est plutôt celle du gant retourné, à partir, enfin, de l'adéquation spéciale que Joyce ressentait de son épouse à son égard *elle me va comme un gant*.

Et Lacan peut donc formuler que tout ce qui subsiste du rapport sexuel dans la solitude du *parlêtre* est la géométrie du gant retourné, c'est-à-dire ce qui dément ce qui n'est pas de l'ordre de l'espace concentrique instantané de la vision. »

Cours du 28 mars 2007

« Il y a quelque chose qu'on ne s'explique pas dans la princesse de Clèves. [...]

La plus charmante, épouse le prince de Clèves, sans répugnance mais sans amour. Et, au contraire, sans mot dire être frappée d'amour quand elle voit revenir le superbe duc de Nemours qui la poursuit discrètement de ses assiduités [...]

Elle n'avoue sa passion pour le duc de Nemours qu'à son propre mari, ce qui a toujours paru aux dessalés la chose qu'il ne fallait pas faire et, en effet, le résultat c'est que peu de temps après le mari en meurt. Voilà les bonnes intentions.

Et donc, l'attente, l'attente du public c'est que, libérée de toute obligation, la princesse de Clèves convole avec le duc de Nemours. Et, autre surprise, elle ne veut pas. »

Cours du 30 mai 2007

« Lacan a abordé le symbolique comme un ordre. L'expression de "l'ordre symbolique" a retenti puissamment puisqu'on l'a trouvé encore utilisée abondamment de nos jours, concernant ce qui serait une leçon conservatrice de la psychanalyse, du genre "pas touche à l'ordre symbolique". Dès que l'on veut manifester un peu d'inventivité, de créativité, dans la manipulation par exemple des semblants du mariage ou de la filiation.

Aah ! Ordre symbolique, personne ne passe. »

Choses de finesse en psychanalyse

2008-2009

Cours du 4 mars 2009

« Prenons [...] l'exemple que Lacan prenait à ses commencements, le "Tu es ma femme" derrière quoi il y a l'institution du mariage : vous épousez. Pour épouser, il faut une parole, réduite à l'élémentaire, à l'acquiescement, Oui. Il faut de l'écriture : on fait signer. Il faut votre présence, en chair et en os – sauf

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



dispense, j'imagine. Jadis, quand les transports étaient plus difficiles, un roi épousait une princesse par le biais d'un représentant, mais il est possible qu'il ait fallu alors rejouer la scène, plus tard, en personne. C'est encadré par un grand nombre de conditions, la publication des bans, etc., et il faut que ce soit prononcé et signé devant un personnage assermenté, un maire, un magistrat, un prêtre, quelque servant d'une religion. Moyennant quoi, avec le dit, c'est fait. Et il s'ensuit un certain nombre de conséquences juridiques, économiques, et, on le sait bien, psychologiques.

Quand vous avez fait ça dans ces conditions-là, vous ne pouvez pas dire que c'était une plaisanterie, vous ne pouvez pas qualifier votre oui : "J'ai dit oui, mais c'était sans y penser" (rires), "J'ai dit oui, mais je pensais qu'elle était vierge". (rires) »

« Rapprocher mariage et plaisanterie fait irrésistiblement songer à l'immortel "Occupe-toi d'Amélie" de Georges Feydeau. [...]

C'est l'histoire d'Etienne, qui confie Amélie – laquelle est sa maîtresse, une grue, comme on disait à l'époque, une fille –, il la confie aux bons soins de son ami Marcel, parce qu'il doit s'absenter pour une période de service militaire, et à son retour il apprend que Marcel, dépositaire d'Amélie, n'a pas été à la hauteur de sa tâche et qu'on les a trouvés dans le même lit. Donc il médite sa vengeance. Elle lui est facilitée par le fait que Marcel ne touchera son héritage que le jour de son mariage : c'est la condition que son père défunt a posée, et il a confié au parrain dudit Marcel de s'assurer de ce mariage. Etienne, bon copain, persuade Amélie et Marcel de se marier pour satisfaire à la condition paternelle, mais de se marier pour-du-semblant, pour tromper le parrain, un ineffable flamand. [...]

Et, à la fin, ce qui se découvre c'est que ce mariage pour-du-semblant, c'était pour-de-vrai, et que Marcel, à son corps défendant, et Amélie, sont unis pour la vie. »

« C'est ce que Lacan vise en parlant d'un discours qui ne serait pas du semblant. Ça n'est pas du tout de l'ordre où le mariage d'Amélie se révèle comme n'étant pas du semblant mais pour-de vrai. Ce n'est pas non plus de l'ordre où on reconnaît au sacrement une valeur qui n'est pas de semblant mais une valeur de réel. Ça vise un réel, un effet réel, qui serait de l'ordre de celui que la science obtient. »

La vie de Lacan

2009-2010

Cours du 7 avril 2010

« Le "tu es ma femme", met en valeur que la parole établit un rapport au dissemblable, à celui qui est le dissemblable du point de vue imaginaire, et qui est ici un sujet de l'autre sexe. »

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

B / Textes

A

B

« *Affectio societatis* », *Lettre mensuelle*, n°151, juillet-août 1996.

« Disons un mot du mariage, qui n'est pas l'amour non plus. Le mariage est un contrat. On admet comme motif de divorce ce que l'on nomme en français *l'incompatibilité d'humeur*. Voyez Charles et Diana : quand elle veut danser, lui monte à cheval, quand il rentre, elle sort, et vice-versa. Dans *incompatibilité* – Lacan parle du mot dans sa *Radiophonie* –, il y a *pathos* : il s'agit de souffrance, d'une certaine manière de souffrir. Le mariage n'est pas qu'un contrat, c'est peut-être le désir de souffrir ensemble, de souffrir l'un par l'autre, avec l'autre. La vérité c'est que l'on est toujours incompatible avec l'autre. Quand on ne veut plus l'être, c'est alors qu'on divorce. »

p. 3.

« *Santé mentale et ordre public* », *Mental*, n°3, janvier 1997.

« La santé mentale est fondamentalement une question d'entrer, de sortir, et de revenir. [...] Rentrer chez soi pour dormir peut permettre d'éviter le divorce par exemple. »

p. 16.



« Des semblants dans la relation entre les sexes »,
La Cause freudienne, n°36, mai 1997.

« Lacan lui-même s'enchantait de signaler cette dénomination de la *bourgeoise* qui, dans la langue populaire, peut être le nom de l'épouse – *Ma bourgeoise*. On signifie ainsi que c'est à elle que revient spécialement le soin de l'argent de la famille. »

p. 9.

« Lacan se référant à Gide – *Pauvre Jason, il ne reconnaît pas Médée*. En effet, il ne reconnaît pas Médée dans son angélique épouse. – Pauvres hommes, qui ne savent pas reconnaître les Médées dans leurs épouses ! »

p. 11.

« L'Église, avant la psychanalyse, avait reconnu les vraies femmes. L'Église avait reconnu en elles une menace, et elle élaborait pour elles une solution – les marier avec Dieu. »

p. 13.

« C'est un fait que, par la passe, on observe que les analysants changent dans le cours de l'expérience analytique – les célibataires se marient, les époux divorcent ».

p. 15.

« Une diatribe », *La Cause freudienne*, n°37, octobre 1997.

« Toute la question est de savoir comment ça se tricote, comment la liberté du sujet vide s'empâte de lourdes jouissances. Cet alourdissement, c'est le fantasme. [...] C'est un boulet. Peut-être le sujet est-il *hyper-light*, mais il a un fil à la patte. Familièrement, et de façon figurée, dirait le Robert, c'est ainsi que l'on appelle le mariage. »

p. 135.

« L'acte entre intention et conséquence : intervention à la dernière soirée du Séminaire Politique lacanien première série, le 27 mai 1998 », *La Cause freudienne*, n°42, mai 1999.

« La position d'autonomie du moi [...] se tient séparée de l'Autre.

i (a) // A

C'est une position de célibataire. C'est la position de l'éthique de l'intention, établie dans la forteresse ou la cage de son narcissisme. »

p. 13.

« Vous avez dit bizarre ? », *Quarto*, n°78, février 2003.

« On sait que la promotion du mariage monogamique intersexuel est une invention récente, après tout, dans la valeur qu'il a aujourd'hui. Le mariage polygamique est, par exemple, parfaitement compatible avec l'ordre social – on en a des exemples sur de très longues durées et de grandes étendues. Maintenant, en effet, les gays sont passionnés par l'idée d'obtenir ce signifiant-là, le mariage, et de démontrer qu'il n'est pas contra-

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



dictoire avec le signifiant du mariage que ce soit un mariage monogamique homosexuel. Cela les passionne de montrer que ce signifiant-là est un semblant. »

p. 15.

« Je ne vois aucune raison clinique qui devrait faire interdire le mariage homosexuel. Il faut protéger les névrosés un peu aussi. [...] Mais c'est plutôt de nature à revivifier le mariage hétérosexuel, à lui redonner un peu de fraîcheur. En tout cas, le seul manifeste que j'ai signé depuis vingt ans allait plutôt dans ce sens-là. »

p. 15.

« Le mariage me paraît un symptôme, un symptôme normal. C'est un symptôme social qui a été mis au point et que l'on adopte. »

p. 16.

« *Des gays en analyse ? Réflexion conclusive* », Colloque franco-italien de Nice du 22 mars 2003 », *La Cause freudienne*, n°55, octobre 2003.

« Le gay est de l'époque de cet individualisme démocratique de masse où l'on repère les traits émergents d'une société de célibataires. »

p. 84.

« *Une fantaisie* », *Mental*, n°15, 2005.

« La dictature du plus-de-jour dévaste la nature, elle fait éclater le mariage, elle disperse la famille ».

p. 19.

« Freud y cite tous les observateurs de l'époque, qui, au tournant du siècle, entre le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle, notaient des nouveaux symptômes qui marquaient ce tournant [...], pour le mettre ensuite de côté et dégager un facteur unique, une détermination essentielle : la monogamie, l'exigence de la monogamie. C'est ainsi qu'il esquisse [...] une théorie de la jouissance sexuelle dans la civilisation. Premier stade : l'accès libre à la jouissance [...] . Deuxièmement : restriction de la jouissance, qui est permise seulement à des fins de reproduction. Troisièmement, la jouissance, aujourd'hui, n'est permise que dans le cadre du mariage monogamique. »

p. 23-24.

« On laisse les agences matrimoniales aux mains d'un certain nombre de mémères qui ont de l'expérience, on n'a pas encore installé les évaluateurs dans les agences matrimoniales, mais ça ne saurait tarder ! »

p. 24-25.

« *Omnia vincit amor* », *Lettre mensuelle*, n°300, juillet-août 2011.

« L'épouse d'un homme à femmes ne reste pas à ses côtés en dépit de ses infidélités, mais en raison de celles-ci. Elle est orgueilleuse de la puissance phallique du conjoint. »

p. 14-15.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B



« Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà. L'Autre sans l'Autre : clôture du XI^e Congrès de la NLS, " Le sujet psychotique à l'époque Geek " : NLS, Athènes 2013 », *Mental*, n°30, novembre 2013.

« Pourquoi Lacan a-t-il donné une importance tellement centrale à la notion de loi ? [...] Elle figurait au premier plan des débats autour de l'ouverture du mariage aux homosexuels. Il s'agit de la notion d'ordre symbolique. Cette notion, qui appartient au début de l'enseignement de Lacan, exprime la solidarité des cinq registres de la loi dans le symbolique. J'ai été étonné de la voir ressurgir en France, dernièrement, plus de cinquante ans après sa formulation, promue comme l'objection majeure à l'ouverture du mariage aux homosexuels. »

p. 162-163.

« L'église, la nature et Freud » - *Du mariage et des psychanalystes, La Règle du jeu, Navarin / le Champ freudien, 2013.*

« Ces hautes autorités spirituelles donnent au débat français sur le mariage pour tous un enjeu fondamental. [...] Il serait mesquin d'utiliser la laïcité comme cire à se cacheter les oreilles. [...] »

Marier deux hommes ou deux femmes, et non plus un homme et une femme, c'est, nous disent-ils d'un même cœur, nier la différence sexuelle. [...]

Ce front uni judéo-chrétien, enraciné dans le même récit biblique, masque bien des fissures. La loi juive, à l'origine, faisait du mariage un acte profane, un contrat civil, avant qu'il ne devienne une cérémonie religieuse à l'époque talmudique. »

p. 26.

« L'extension du mariage aux couples homosexuels ne s'impose pas en raison du complot de quelques officines, mais elle est, si l'on ose dire, dans la droite ligne de la dérive des quatre ou cinq derniers siècles. »

p. 28.

« Le mariage gay est-il contre nature ? Voici longtemps que nous avons cessé d'être dupes de la nature. »

p. 28.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

A

B

4.

Éric Laurent

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

« Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n°24, juin 1993.

« Ces religions privées peuvent présenter de singulières figures qui, chacune, vont effectuer cette douloureuse schize. Tel sujet choisit d'un côté un mari au désir suffisamment mortifié pour ensuite s'adresser, de l'autre, à une série d'amants impuissants. Tel sujet choisit de maintenir ses choix amoureux au sein de professions où les risques sont tels que les taux de perte sont lourds au regard de la norme générale de nos sociétés récemment pacifiques. »

p. 110.

« Normes nouvelles de l'homosexualité », *La Cause freudienne*, n°37, octobre 1997.

« L'église catholique reste fermement opposée au mariage civil des homosexuels, mais deux organismes religieux importants aux États-Unis, la *California Council of Churches*, qui regroupe la plupart des églises protestantes de l'état, ont manifesté leur approbation du mariage gay ».

p. 9.

« Au long du mois de mai 96, un débat sur le mariage homosexuel et sa nécessité s'est ouvert dans les colonnes du *New Republic*, animé par son flamboyant rédacteur en chef, Andrew Sullivan, catholique conservateur et gay. Il défend la nécessité du mariage homosexuel. [...] »

Du même *New Republic*, J. Rauch constate que le mariage est une institution en déroute, mais ne voit pas pourquoi on interdirait le mariage homosexuel. »

p. 9.



« Après la répétition », *La Cause freudienne*, n°40, septembre 1998.

« Freud prend donc ces deux restes, de haine et d'amour, et reconstruit avec ça les avatars de la vie amoureuse et de la vie pulsionnelle en fonction des différents choix d'objets. C'est en somme, vue par Freud, la mise en place de la logique de cette vie amoureuse, ce que l'on appelle aussi la comédie du mariage. »

p. 31.

« Il a fallu les sociétés modernes des Droits de l'Homme pour que leur libre jeu s'établisse à grande échelle. Dans ce contexte où le choix du conjoint s'effectue "librement", ce que Freud constate, c'est que la fille choisit son mari conformément à l'idéal de l'homme qu'elle aurait souhaité devenir, c'est-à-dire en tant qu'il est un moi idéal, d'avant la mise en jeu du complexe de castration. Son choix s'effectue sur l'axe imaginaire a-a', moi-moi idéal, c'est ce qui peut fixer le rapport.

Si par contre la petite fille en est restée à l'attachement au père, elle le choisira d'après le père. C'est le cas du choix narcissique d'objet ».

p. 31.

« Freud a commencé par prendre [Mac Brunswick et Ruth Mac Brunswick] tous les deux en analyse. Au bout d'un moment il a conseillé à Monsieur Mac Brunswick d'épouser Ruth Mac Brunswick. Il l'a épousée, le mariage a tenu deux ans. Ensuite Monsieur Mac Brunswick a voulu divorcer, ce à quoi Freud a dit : "Tout à fait d'accord". Deux ans plus tard, les Brunshwigs ont voulu se remarier, Freud a dit : "Absolument". On taxe souvent ces indications de mariage freudiennes d'inconsistance et on a tendance à accentuer le fait que Freud était favorable au mariage des gens. Mais cet exemple montre bien qu'il n'était pas moins pour le divorce, et si on admet, justement, que Freud élaborait sa théorie de la solution par le deuxième mariage, on comprend que ce deuxième mariage peut réunir les mêmes personnes que celles que le premier avait fini par séparer...

p. 32.

« D'après la structure du phénomène, en effet, il suffit d'attendre le bon moment, le *kairos*, soit ce que Freud dit exactement : "[une fois le premier mariage] vécu jusqu'au bout, un deuxième mariage peut aisément prendre une tournure bien plus satisfaisante". Eh bien, "jusqu'au bout" signifie donc qu'il s'agit de faire ronger leur os en effet, aux mariés, et qu'ensuite il peut se trouver un moment où le remariage est possible. Je crois que, loin d'être inconsistante, la position de Freud est au contraire une application de sa théorie, de son intuition qui est que ce qu'il faut changer, complètement, ce sont les personnes. »

p. 32.

« Freud ponctue sa comédie du mariage en énonçant que la seule relation vraiment dénuée d'ambivalence est la relation de la mère et de son fils. [...]

Et il conclut "il n'y a pas de rapport sexuel, s'il y en avait un, ce serait celui de la mère et de l'enfant, et cela n'est pas". N'est-ce pas une façon d'approcher, chez Freud, l'inexistence du rapport sexuel, en dépit des solutions qu'il appelle, dont celle, à un moment donné, du remariage ? »

p. 32.

« Ce droit au bonheur a été interrogé par un auteur qui s'est intéressé à une certaine catégorie d'œuvres de fictions, témoins, selon lui, de cette mise à l'ordre du jour de la recherche du bonheur et véhicules d'une certaine transformation de la comédie du mariage. Cet auteur c'est Stanley Cavell, qui est venu faire des conférences à Paris récemment, et qui a écrit selon moi son meilleur livre avec *À la recherche du bonheur, Hollywood et la comédie du remariage*. »

p. 34.

« Je prends *Adam's Rib* [de George Cukor], parce que c'est donc un couple, il faut préciser que Spencer Tracy fait l'homme et Katherine Hepburn la femme, et le film montre ce couple essayant justement de construire le

Sommaire**Freud S.****Lacan J.****Miller J.-A.****Laurent É.**

mariage comme une conversation. C'est un film qui se déplace dans un monde où le divorce est une réalité, une possibilité parfaitement admise, une option moralement et religieusement acceptable ».

p. 34.

« On a une structure en abîme dans laquelle le mariage Adam/Amanda est porté devant une cour de justice, à travers l'examen d'un autre mariage, qui a mal tourné puisque la dame a fini par trucider le monsieur, mais c'est, au fond, le mariage en tant que tel qui est porté devant une cour de justice. Cavell fait valoir comment c'est cette mise en abîme qui nous rend sensible le lien du mariage avec le lien social démocratique comme tel, le contrat. Et que dit tout de suite Adam/Tracy : "qu'est-ce que le mariage ? c'est un contrat". »

p. 34-35.

« La règle de la comédie du remariage, note Cavell, c'est que l'homme doit supporter la mise à nu du ridicule de la position masculine. Dans ce genre qu'est le remariage, il faut toujours qu'il subisse une certaine humiliation, par exemple les pneus crevés de Clark Gable dans *It happened one night*, le déshabillé féminin que doit enfiler Cary Grant dans *L'impossible monsieur bébé* ».

p. 35.

« Cet *Adam's Rib*, c'est la structure du mariage moderne, et si le genre s'est arrêté après 49, c'est qu'en effet la solution parfaite est trouvée.

Si l'Autre n'existe pas, il n'y a plus que la conversation sur le mariage et qu'il s'effectue ou ne s'effectue pas est au fond secondaire ; là, les formes les plus ouvertes du concubinage, notoire, non notoire, occasionnel, progressiste, sont ouvertes, l'essentiel étant de maintenir la conversation béante d'une structure de fiction de la vérité. »

p. 35.

« **Stratification clinique de la loi** », *Mental*, n°8, septembre 2000.

« Les structures de la parenté, avec l'instauration de l'échange des femmes autorisé par l'interdiction de l'inceste, amorce le développement des pouvoirs du verbe et du circuit qu'il permet. »

p. 10.

« **Comment avaler la pilule ?** », *Ornicar ?*, n°50, 2002.

« L'effet réel du médicament est un effet hors sens. C'est aussi celui qui s'obtient par la drogue qui délivre du « mariage » de l'homme avec la jouissance phallique. C'est là aussi un passage hors sens, un forçage de la barrière posée par cette jouissance. »

p. 71.

« **La société du symptôme** », *Quarto*, n°79, juin 2003.

« Nous l'avons vu lors des débats sur le Pacs et la nouvelle "parentalité". Il ne s'agit pas de s'enfermer dans une fausse alternative entre dire oui au pousse au jouir qui toujours en redemande, et dire non en plaidant pour les limites du juste milieu. Ce oui et ce non, ainsi posés, se déroberont à la particularité de l'inconscient pour chaque sujet. »

p. 9.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



« **Le Nom-du-Père entre réalisme et nominalisme** »,
La Cause freudienne, n°60, juin 2005.

« La position de Lacan est plus radicale dans la mesure où elle affirme la diffraction contemporaine du père et ses conséquences pour la civilisation. La vérité de la famille est devenue la vérité des formes du mariage. D'un point de vue kojévien, Lacan énonce dans ce texte la fin de l'histoire de la parenté et le début de l'histoire de l'alliance homme-femme telle que la psychanalyse en explore les impasses. »

p. 138.

« Dans le nouveau désordre amoureux qui définit le régime de l'alliance dans notre civilisation, le sujet n'en tient pas moins au mariage et à la filiation. Tout repose sur lui, sur son énergie, sur son désir. C'est ce qu'Irène Théry a dénommé le "démariage". »

p. 142.

« **Un nouvel amour pour le père** », *La Cause freudienne*, n°64,
 octobre 2006.

« Comme le remarquait Jacques-Alain Miller à propos du mariage, il y a quelque chose qui n'a pas été entièrement découragé. Grâce au renfort des communautés gays et lesbiennes, la revendication du mariage se fait grandissante. La demande de père accompagne celle du mariage dans ces communautés qui jusque-là ne souhaitaient pas particulièrement se ranger sous cette catégorie. »

p. 78.

« **Qui s'occupera des enfants ?** » - *Du mariage et des psychanalystes*,
La Règle du jeu, Navarin / le Champ freudien, 2013.

« La Déclaration du 13 janvier "contre l'instrumentalisation de la psychanalyse", que nous avons signée à la suite de manifestations hostiles au projet de loi sur "le mariage pour tous" et la modification à venir des standards de filiation, mentionne qu'"il revient à chaque être parlant de trouver les voies de son désir, qui sont pour chacun singulières, tordues, et marquées de contingence et de malencontre". [...]

Aller chercher dans l'expérience psychanalytique, et dans l'enseignement de Lacan, la garantie d'un "invariant anthropologique" est particulièrement tordu. C'est tout bonnement une lecture à l'envers, un asservissement de la psychanalyse à des fins conservatrices, gommant toute la mise en cause par Lacan des "Noms-du-Père" au pluriel. Dès le départ, Lacan visait une extension du domaine du Nom-du-Père dans le contexte des familles divorcées des années 1930. Comme lui ! »

p. 59.

« Il est aberrant de constater que celui qui, dès 1938, avant la restauration de Pétain, dans ses "Complexes familiaux...", au pluriel, appréciait de façon critique l'apport freudien du "complexe d'Œdipe", se retrouve embringué comme garant d'un ordre immuable. Celui qui plaidait pour la complexité des familles, divorcées et recomposées en notant qu'elles étaient "formatrices pour la raison", se retrouve enrôlé comme garant d'une forme unique de présentation de la différence sexuelle. »

p. 59.

« Lacan n'était "pas de ceux qui s'affligent d'un prétendu relâchement du lien familial". Il soulignait plutôt que ledit "relâchement" est en fait une complexification du lien par intégration "des plus hauts progrès

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.



culturels", y compris l'égalité des droits entre homme et femme. Le développement de son œuvre allait faire de la femme, un autre "Nom-du-Père", affirmant une égalité au-delà de la différence sexuelle. [...]

Lacan fondait ainsi en raison freudienne le sort des parents divorcés qui rompaient, en pionniers dans ces années-là, avec l'ordre moral. Le divorce avait en effet restauré dans l'institution juridique le primat du choix du couple sur l'ordre familial et celui de la filiation. C'est ce qui apparaît clairement dans l'opposition entre *marriage* et *kinship*. ».

p. 59.

« **Faire couple dans l'histoire** », *La Cause du désir*, n°92, mars 2016.

« A. Corbin part du dimorphisme sexuel fondamental. Il nous fait sentir combien le rapport du côté homme se fait avec l'autre sexe par un au-delà de la mère. Une succession de figures féminines viennent marquer le sujet, depuis la nourrice jusqu'à la cousette pour arriver à la prostituée. Autant d'étapes de formation d'une sexualité censée initier l'épouse lors de la nuit de noces. »

p. 29.

Sommaire

Freud S.

Lacan J.

Miller J.-A.

Laurent É.

